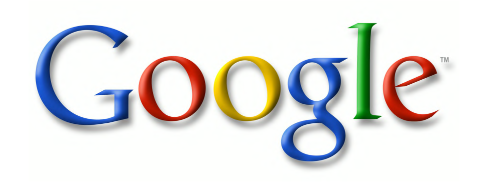





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



LE MÉCHANT,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

PAR M. GRESSET,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

Représentée en 1747, par les Comédiens Français ordinaires du Roi.

NOUVELLE ÉDITION.



A PARIS,

Chez DELALAIN, rue & à côté de la Comédie Française.



M. DCC. LXXXVIII.

LE MÉCHANT,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

PAR M. GRESSET,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

Représentée en 1747, par les Comédiens Français ordinaires du Roi.

NOUVELLE ÉDITION.



A PARIS,

Chez DELALAIN, rue & à côté de la Comédie Française.

M. DCC. LXXXVIII.

PERSONNAGES.

CLÉON, *Méchant.*

GÉRONTE, *Frere de Florise.*

FLORISE, *Mere de Chloé.*

CHLOÉ.

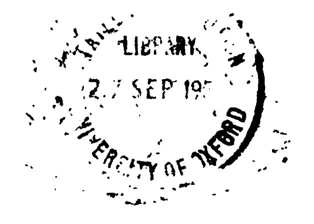
ARISTE, *Ami de Géronte.*

VALERE, *Amant de Chloé.*

LISETTE, *Suivante.*

FRONTIN, *Valet de Cléon.*

UN LAQUAIS.



La Scene est à la Campagne, dans un Château de Géronte.



LE MÉCHANT,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Te voilà de bonne-heure, & toujours plus jolie.

LISETTE.

Je n'en suis pas plus gaie.

FRONTIN.

Eh! pourquoi, je te prie?

LISETTE.

Oh! pour bien des raisons.

FRONTIN.

Es-tu folle? Comment
On prépare une noce, une fête....

LISETTE.

Oui, vraiment,
Crois cela; mais pour moi, j'en suis bien convaincue,
Nos affaires vont mal, & la noce est rompue.

FRONTIN.

Pourquoi donc?

LISETTE.

Oh! pourquoi? Dans toute la maison
Il regne un air d'aigreur & de division
Qui ne le dit que trop. Au lieu de cette aisance
Qu'établissoit ici l'entiere confiance,
On se boude, on s'évite, on baille, on parle bas,
Et je crains que demain on ne se parle pas.
Va, la noce est bien loin, & j'en sais trop la cause:
Ton maître sourdement....

FRONTIN.

Lui? bien loin qu'il s'oppose
Au choix qui doit unir Valere avec Chloé,
Je puis te protester qu'il l'a fort appuyé,
Et qu'au bon-homme d'oncle il répete sans cesse,

Que c'est le seul parti qui convienne à sa niece.

LISETTE.

S'il s'en mêle, tant pis; car s'il fait quelque bien,
C'est que, pour faire mal, il lui sert de moyen.
Je sais ce que je sais, & je ne puis comprendre
Que, connoissant Cléon, tu veuilles le défendre.
Droit, franc comme tu l'es, comment estimes-tu
Un fourbe, un homme faux, déshonoré, perdu,
Qui nuit à tout le monde, & croit tout légitime?

FRONTIN.

Oh! quand on est fripon, je rabas de l'estime.
Mais autant qu'on peut voir, & que je m'y connois,
Mon Maître est honnête-homme, à quelque chose près.
La premiere vertu qu'en lui je considere,
C'est qu'il est libéral. Excellent caractere!
Un Maître avec cela n'a jamais de défaut,
Et de sa probité c'est tout ce qu'il me faut.
Il me donne beaucoup, outre de fort bons gages.

LISETTE.

Il faut, puisqu'il te fait de si grands avantages,
Que de ton savoir-faire il ait souvent besoin.
Mais tiens, parle-moi vrai, nous sommes sans témoin;
Cette chanson qui fit une si belle histoire....

FRONTIN.

Je ne me pique pas d'avoir de la mémoire.
Les rapports font toujours plus de mal que de bien;
Et de tout le passé je ne sais jamais rien.

LISETTE.

Cette méthode est bonne, & j'en veux faire usage.
Adieu, Monsieur Frontin.

FRONTIN.

Quel est donc ce langage?
Mais, Lisette, un moment.

LISETTE.

Je n'ai que faire ici.

FRONTIN.

As-tu donc oublié, pour me traiter ainsi,
Que je t'aime toujours, & que tu dois m'en croire?

LISETTE.

Je ne me pique pas d'avoir de la mémoire.

FRONTIN.

Mais que veux tu?

LISETTE.

Je veux que sans autre façon,
Si tu veux m'épouser, tu laisses-là Cléon.

FRONTIN.

Oh! le quitter ainsi, c'est de l'ingratitude:
Et puis d'ailleurs, je suis animal d'habitude.
Où trouverois-je mieux?

LISETTE.

Ce n'est pas l'embarras.
Si malgré ce qu'on voit, & ce qu'on ne voit pas,
La noce en question parvenoit à se faire,
Je pourrois, par Chloé, te placer chez Valere.
Mais à propos de lui, j'apprends avec douleur
Qu'il connoît fort ton Maître, & c'est un grand malheur.
Valere, à ce qu'on dit, est aimable, sincere,
Plein d'honneur, annonçant le meilleur caractere;
Mais séduit par l'esprit, ou la fatuité,
Croyant qu'on réussit par la méchanceté,
Il a choisi, dit-on, Cléon pour son modele,
Il est son complaisant, son copiste fidelle....

FRONTIN.

Mais tu fais des malheurs & des monstres de tout;

Mon Maître a de l'esprit, des lumieres, du goût,
L'air & le ton du monde; & le bien qu'il peut faire
Est au-dessus du mal que tu crains pour Valere.

LISETTE.

Si pourtant il ressemble à ce qu'on dit de lui,
Il changera de guide : il arrive aujourd'hui,
Tu verras, les méchans nous apprennent à l'être :
Par d'autres, ou par moi, je lui peindrai ton Maître.
Au reste, arrange-toi, fais tes réflexions :
Je t'ai dit ma pensée & mes conditions;
J'attends une réponse & positive & prompte.
Quelqu'un vient, laisse-moi.... Je crois que c'est Géronte.
Comment., il parle seul ?

SCENE II.

GÉRONTE, LISETTE.

GÉRONTE, *sans voir Lisette.*

Ma foi, je tiendrai bon :
Quand on est bien instruit, bien sûr d'avoir raison,
Il ne faut pas céder. Elle suit son caprice;
Mais moi, je veux la paix, le bien & la justice :
Valere aura Chloé.

LISETTE.

Quoi! sérieusement ?

GÉRONTE.

Comment, tu m'écoutois ?

LISETTE.

Tout naturellement;
Mais n'est-ce point un rêve, une plaisanterie ?
Comment, Monsieur, j'aurois une fois à ma vie
Le plaisir de vous voir, en dépit des jaloux,
De votre sentiment, & d'un avis à vous ?

GÉRONTE.

Qui m'en empêcheroit ? Je tiendrai ma promesse;
Sans l'avis de ma sœur, je marierai ma niece :
C'est sa fille, il est vrai; mais les biens sont à moi,
Je suis le maître enfin. Je te jure ma foi
Que la donation que je suis prêt à faire,
N'aura lieu, pour Chloé, qu'en épousant Valere :
Voilà mon dernier mot.

LISETTE.

Voilà parler cela!

GÉRONTE.

Il n'est point de parti meilleur que celui-là.

LISETTE.

Assurément.

GÉRONTE.

C'étoit pour traiter cette affaire
Qu'Ariste vint ici la semaine derniere :
La mere de Valere, entre tous ses amis,
Ne pouvoit mieux choisir pour proposer son fils.
Ariste est honnête-homme, intelligent & sage;
L'amitié qui nous lie est, ma foi, de notre âge :
Il est parti, muni de mon consentement,
Et l'affaire sera finie incessamment;
Je n'écouterai plus aucun avis contraire;
Pour la conclusion on n'attend que Valere.
Il a dû revenir de Paris ces jours-ci,
Et ce soir, au plus tard, je les attends ici.

LISETTE.

Fort bien.

GÉRONTE.

Toujours plaider m'ennuie & me ruine.
Des terres du futur cette terre est voisine,
Et confondant nos droits, je finis des procès,
Qui, sans cette union, ne finiroient jamais.

LISETTE.

Rien n'est plus convenable.

GÉRONTE.

Et puis d'ailleurs, ma niece
Ne me dédira point, je crois, de ma promesse,
Ni Valere non plus. Avant nos différens
Ils se voyoient beaucoup; n'étant encor qu'enfans,
Ils s'aimoient, & souvent cet instinct de l'enfance
Devient un sentiment quand la raison commence.
Depuis près de six ans qu'il demeure à Paris
Ils ne se sont pas vus; mais je serois surpris
Si par ses agrémens & son bon caractere,
Chloé ne retrouvoit tout le goût de Valere.

LISETTE.

Cela n'est pas douteux.

GÉRONTE.

Écoute une raison
Pour finir: j'aime fort ma terre, ma maison,
Leur embellissement fit toujours mon étude.
On n'est pas immortel... J'ai quelque inquiétude
Sur ce qu'après ma mort tout ceci deviendra:
Je voudrois mettre au fait celui qui me suivra,
Lui laisser mes projets. J'ai vu naître Valere,
J'aurai, pour le former, l'autorité d'un pere.

LISETTE.

Rien de mieux; mais....

GÉRONTE.

Quoi mais? J'aime qu'on parle net.

LISETTE.

Tout cela seroit beau, mais cela n'est pas fait.

GÉRONTE.

Eh! pourquoi donc?

LISETTE.

Pourquoi? Pour une bagatelle
Qui fera tout manquer. Madame y consent-elle?
Si j'ai bien entendu, ce n'est pas son avis.

GÉRONTE.

Qu'importe? ses conseils ne seront pas suivis.

LISETTE.

Ah! vous êtes bien fort; mais c'est loin de Florise:
Au fond, elle vous mene en vous semblant soumise;
Et par malheur pour vous & toute la maison,
Elle n'a pour conseil que ce Monsieur Cléon,
Un mauvais cœur, un traître, enfin un homme horrible,
Et pour qui votre goût m'est incompréhensible.

GÉRONTE.

Ah! te voilà toujours; on ne sait pas pourquoi
Il te déplaît si fort.

LISETTE.

Oh! je le sais bien, moi.
Ma Maîtresse autrefois me traitoit à merveille,
Et ne peut me souffrir depuis qu'il la conseille.
Il croit que de ses tours je ne soupçonne rien:
Je ne suis point ingrate, & je lui rendrai bien.
Je vous l'ai déjà dit, vous n'en voulez rien croire,
C'est l'esprit le plus faux, & l'ame la plus noire,
Et je ne vois que trop ce que l'on m'en a dit....

GÉRONTE.

Toujours la calomnie en veut aux gens d'esprit.

Quoi donc, parce qu'il sait saisir le ridicule,
Et qu'il dit tout le mal qu'un flatteur dissimule,
On le prétend méchant? C'est qu'il est naturel:
Au fond, c'est un bon cœur, un homme essentiel.

LISETTE.

Mais je ne parle pas seulement de son style.
S'il n'avoit de mauvais que le fiel qu'il distile,
Ce seroit peu de chose; & tous les médisans
Ne nuisent pas beaucoup chez les honnêtes-gens.
Je parle de ce goût de troubler, de détruire,
Du talent de brouiller & du plaisir de nuire:
Semer l'aigreur, la haine & la division,
Faire du mal enfin, voilà votre Cléon;
Voilà le beau portrait qu'on m'a fait de son ame
Dans le dernier voyage où j'ai suivi Madame.
Dans votre terre ici, fixe depuis long-temps,
Vous ignorez Paris, & ce qu'on dit des gens;
Moi, le voyant là-bas s'établir chez Florise,
Et lui trouvant un ton suspect à ma franchise,
Je m'informai de l'homme, & ce qu'on m'en a dit
Est le tableau parfait du plus méchant esprit:
C'est un enchaînement de tours, d'horreurs secretes,
De gens qu'il a brouillés, de noirceurs qu'il a faites;
Enfin, un caractere effroyable, odieux.

GÉRONTE.

Fables que tout cela, propos des envieux;
Je le connois, je l'aime, & je lui rends justice.
Chez moi j'aime qu'on rie & qu'on me divertisse;
Il y réussit mieux que tout ce que je voi:
D'ailleurs il est toujours de même avis que moi;
Preuve que nos esprits étoient faits l'un pour l'autre,
Et qu'une sympathie, un goût comme le nôtre,
Sont pour durer toujours; & puis j'aime ma sœur,
Et quiconque lui plaît, convient à mon humeur.
Elle n'amene ici que bonne compagnie,
Et, grace à ses amis, jamais je ne m'ennuie.
Quoi! si Cléon étoit un homme décrié,
L'aurois-je ici reçu? l'auroit-elle prié?
Mais quand il seroit tel qu'on te l'a voulu peindre,
Faux, dangereux, méchant, moi, qu'en aurois-je à craindre?
Isolé dans mes bois, loin des sociétés,
Que me font les discours & les méchancetés?

LISETTE.

Je ne jurerois pas qu'en attendant pratique,
Il ne divisât tout dans votre domestique.
Madame me paroît déjà d'un autre avis
Sur l'établissement que vous avez promis,
Et d'une... Mais enfin je me serai méprise,
Vous en êtes content; Madame en est éprise.
Je croirois même assez....

GÉRONTE.

Quoi! qu'elle aime Cléon?

LISETTE.

C'est que vous l'avez dit, & c'est avec raison
Que je le pense, moi, j'en ai la preuve sûre.
Si vous me permettez de parler sans figure,
J'ai vu déjà Madame avoir quelques amans,
Elle en a toujours pris l'humeur, les sentimens,
Le différent esprit. Tour-à-tour je l'ai vue
Ou folle, ou de bon sens, sauvage ou répandue;
Six mois dans la morale, & six dans les romans,
Selon l'amant du jour & la couleur du temps;
Ne pensant, ne voulant, n'étant rien d'elle-même,
Et n'ayant d'ame enfin que par celui qu'elle aime.

Or, comme je la vois, de bonne qu'elle étoit,
N'avoir qu'un ton méchant, ton qu'elle détestoit,
Je conclus que Cléon est bien reçu chez elle.
Autre conclusion, tout aussi naturelle,
Elle en prendra conseil ; vous en croirez le sien
Pour notre mariage, & nous ne tenons rien.

GÉRONTE.

Ah ! je voudrois le voir ! Corbleu, tu vas connoître
Si je ne suis qu'un sot, ou si je suis le maître.
J'en vais dire deux mots à ma très-chere sœur,
Et la faire expliquer. J'ai déjà sur le cœur
Qu'elle s'est peu prêtée à bien traiter Ariste ;
Tu m'y fais réfléchir : outre un accueil fort triste,
Elle m'avoit tout l'air de se moquer de lui,
Et ne lui répondoit qu'avec un ton d'ennui.
Oh ! par exemple, ici tu ne peux pas me dire
Que Cléon ait montré le moindre goût de nuire
Ni de choquer Ariste, ou de contrarier
Un projet dont ma sœur paroissoit s'ennuyer,
Car il ne disoit mot.

LISETTE.

Non ; mais à la sourdine,
Quand Ariste parloit, Cléon faisoit la mine.
Il animoit Madame en l'approuvant tout bas :
Son air, des demi-mots que vous n'entendiez pas,
Certain ricanement, un silence perfide,
Voilà comme il parloit, & tout cela décide.
Vraiment il n'ira pas se montrer tel qu'il est,
Vous présent : il entend trop bien son intérêt ;
Il se sert de Florise, & fait se satisfaire
Du mal qu'il ne fait point, par celui qu'il fait faire.
Enfin, à me prêcher vous perdez votre temps :
Je ne l'aimerai pas, j'abhorre les méchans ;
Leur esprit me déplaît comme leur caractere,
Et les bons cœurs seuls ont le talent de me plaire.
Vous, Monsieur, par exemple, à parler sans façon,
Je vous aime ; pourquoi ? c'est que vous êtes bon.

GÉRONTE.

Moi ! je ne suis pas bon. Et c'est une sottise
Que pour un compliment....

LISETTE.

Oui, bonté, c'est bêtise,
Selon ce beau docteur ; mais vous en reviendrez.
En attendant, en vain vous vous en défendrez,
Vous n'êtes pas méchant, & vous ne pouvez l'être ;
Quelquefois, je le sais, vous voulez le paroître,
Vous êtes, comme un autre, emporté, violent,
Et vous vous fâchez même assez honnêtement ;
Mais au fond la bonté fait votre caractere,
Vous aimez qu'on vous aime, & je vous en révere.

GÉRONTE.

Ma sœur vient, tu vas voir si j'ai tant de douceur,
Et si je suis si bon.

LISETTE.

Voyons.

SCENE

SCENE III.

FLORISE, GÉRONTE, LISETTE.

GÉRONTE, *d'un ton brusque.*

Bonjour, ma sœur.

FLORISE.

Ah, Dieux ! parlez plus bas, mon frere, je vous prie.

GÉRONTE.

Eh ! pourquoi, s'il vous plaît ?

FLORISE.

Je suis anéantie :
Je n'ai pas fermé l'œil, & vous criez si fort....

GÉRONTE, *bas à Lisette.*

Lisette, elle est malade.

LISETTE, *bas à Géronte.*

Et vous, vous êtes mort ;
Voilà donc ce courage ?

FLORISE.

Allez savoir, Lisette,
Si l'on peut voir Cléon.... Faut-il que je répete ?

SCENE IV.

FLORISE, GÉRONTE.

FLORISE.

Je ne sais ce que j'ai, tout m'excede aujourd'hui ;
Aussi c'est vous.... hier....

GÉRONTE.

Quoi donc ?

FLORISE.

Oui, tout l'ennui
Que vous m'avez causé sur ce beau mariage
Dont je ne vois pas bien l'important avantage,
Tous vos propos sans fin m'ont occupé l'esprit
Au point que j'ai passé la plus mauvaise nuit.

GÉRONTE.

Mais, ma sœur, ce parti....

FLORISE.

Finissons-là, de grace :
Allez-vous m'en parler ? Je vous cede la place.

GÉRONTE.

Un moment : je ne veux....

FLORISE.

Tenez, j'ai de l'humeur,
Et je vous répondrois peut-être avec aigreur.
Vous savez que je n'ai de désirs que les vôtres ;
Mais il faut quelquefois prendre l'avis des autres.
Je crois que c'est sur-tout en cette occasion :
Eh bien, sur cette affaire entretenez Cléon :
C'est un ami sensé, qui voit bien, qui vous aime ;
S'il approuve ce choix, j'y souscrirai moi-même :
Mais je ne pense pas, à parler sans détours,
Qu'il soit de votre avis, comme il en est toujours.
D'ailleurs, qui vous a fait hâter cette promesse ?
Tout bien considéré, je ne vois rien qui presse.
Oh ! mais (me direz-vous) on vous chicanera :
Ce seront des procès ! Eh bien, on plaidera.

Faut-il qu'un intérêt d'argent, une misere,
Nous faſſe ainſi bruſquer une importante affaire ?
Ceſſez de m'en parler, cela m'excede.

GÉRONTE.

Moi ?
Je n'en dis rien ; c'eſt vous....

FLORISE.

Belle alliance !

GÉRONTE.

Eh quoi ?

FLORISE.

La mere de Valere eſt mauſſade, ennuyeuſe ;
Sans uſage du monde, une femme odieuſe :
Que voulez-vous qu'on diſe à de pareils oiſons ?

GÉRONTE.

C'eſt une femme ſimple & ſans prétentions ;
Qui veillant ſur ſes biens...

FLORISE.

La belle emplette encore
Que ce Valere ! un fat qui s'aime, qui s'adore.

GÉRONTE.

L'agrément de cet âge en couvre les défauts :
Eh ! qui donc n'eſt pas fat ? Tout l'eſt juſques aux ſots ;
Mais le temps remédie aux torts de la jeuneſſe.

FLORISE.

Non, il peut reſter fat : n'en voit-on pas ſans ceſſe
Qui, juſqu'à quarante ans gardent l'air éventé,
Et ſont les vétérans de la fatuité ?

GÉRONTE.

Laiſſons cela. Cléon ſera donc notre arbitre ;
Je veux vous demander, ſur un autre chapitre,
Un peu de complaiſance, & j'eſpere, ma ſœur...

FLORISE.

Ah ! vous ſavez trop bien tous vos droits ſur mon cœur.

GÉRONTE.

Ariſte doit ici....

FLORISE.

Votre Ariſte m'aſſomme :
C'eſt, je vous l'avouerai, le plus plat honnête homme...

GÉRONTE.

Ne vous voilà-t-il pas ? J'aime tous vos amis ;
Tous ceux que vous voulez, vous les voyez admis ;
Et moi je n'en ai qu'un que j'aime pour mon compte,
Et vous le déteſtez. Oh ! cela me démonte ;
Vous l'avez accablé, contredit, abruti :
Croyez vous qu'il ſoit ſourd & qu'il n'ait rien ſenti,
Quoiqu'il n'ait rien marqué ? Vous autres fortes têtes
Vous voilà ; vous prenez tous les gens pour des bêtes,
Et ne ménageant rien....

FLORISE.

Eh ! mais, tant pis pour lui
S'il s'en eſt offenſé, c'eſt auſſi trop d'ennui,
S'il faut à chaque mot voir comme on le peut prendre :
Je dis ce qui me vient, & l'on peut me le rendre.
Le ridicule eſt fait pour notre amuſement,
Et la plaiſanterie eſt libre.

GÉRONTE.

Mais vraiment
Je ſais bien comme vous qu'il faut un peu médire :
Mais en face des gens il eſt trop fort d'en rire.
Pour conſerver vos droits, je veux bien vous laiſſer
Tous ces lourds campagnards que je voudrois chaſſer ;
Quand ils viennent, raillez leurs façons, leur langage,
Et tout l'arriere-ban de notre voiſinage ;

Mais grace, je vous prie, & plus d'attention
Pour Ariste : il revient ; faites réflexion
Qu'il me croira, s'il est traité de même sorte,
Un maître à qui bientôt on fermera sa porte.
Je ne crois pas avoir cet air-là, Dieu merci.
Enfin, si vous m'aimez, traitez bien mon ami.

FLORISE.

Par malheur je n'ai point l'art de me contrefaire.
Il vient pour un sujet qui ne sauroit me plaire,
Et je le marquerois indubitablement :
Je ne sortirai pas de mon appartement.

GÉRONTE.

Ce seroit une scene.

FLORISE.

Eh ! non, je ferai dire
Que je suis malade.

GÉRONTE.

O toujours me contredire !

FLORISE.

Mais marier Chloé, mon frere, y pensez-vous ?
Elle est si peu formée, & si sotte entre nous ...

GÉRONTE.

Je ne vois pas cela. Je lui trouve, au contraire,
De l'esprit naturel, un fort bon caractere ;
Ce qu'elle est devant vous ne vient que d'embarras.
On imagineroit que vous ne l'aimez pas
A vous la voir traiter avec tant de rudesse ;
Loin de l'encourager, vous l'effrayez sans cesse,
Et vous l'abrutissez dès que vous lui parlez.
Sa figure est fort bien d'ailleurs.

FLORISE.

Si vous voulez ;
Mais c'est un air si gauche, une maussaderie....

GÉRONTE *éleve la voix en apercevant Lisette.*

Tout comme il vous plaira : finissons, je vous prie ;
Puisque je l'ai promis, je veux bien voir Cléon,
Parce que je suis sûr de sa décision.
Mais, quoi qu'on puisse dire, il faut ce mariage :
Il n'est point pour Chloé d'arrangement plus sage.
Feu son pere, on le sait, a mangé tout son bien,
Le vôtre est médiocre, elle n'a que le mien ;
Et quand je donne tout, c'est bien la moindre chose
Qu'on daigne se prêter à ce que je propose.

(*Il sort.*)

FLORISE.

Qu'un sot est difficile à vivre !

SCENE V.

FLORISE, LISETTE.

FLORISE.

Eh bien, Cléon
Paroîtra-t-il bientôt ?

LISETTE.

Mais oui, si ce n'est non.

FLORISE.

Comment donc ?

LISETTE.

Mais, Madame, au ton dont il s'explique ;
A son air, où l'on voit dans un rire ironique
L'estime de lui-même & le mépris d'autrui,

Comment peut-on savoir ce qu'on tient avec lui ?
Jamais ce qu'il vous dit n'est ce qu'il veut vous dire.
Pour moi, j'aime les gens dont l'ame peut se lire,
Qui disent bonnement oui pour oui, non pour non.

FLORISE.

Autant que je puis voir, vous n'aimez pas Cléon.

LISETTE.

Madame, je serai peut-être trop sincere,
Mais il a pleinement le don de me déplaire.
On lui croit de l'esprit, vous dites qu'il en a :
Moi, je ne voudrois point de tout cet esprit-là
Quand il seroit pour rien ; je n'y vois, je vous jure,
Qu'un style qui n'est pas celui de la droiture ;
Et, sous cet air capable où l'on ne comprend rien,
S'il cache un honnête-homme, il le cache très-bien.

FLORISE.

Tous vos raisonnements ne valent pas la peine
Que j'y réponde ; mais, pour calmer cette haine,
Disposez pour Paris tout votre arrangement :
Vous y suivrez Chloé : je l'envoie au couvent.
Dites-lui de ma part....

LISETTE.

Voici Mademoiselle ;
Vous-même apprenez-lui cette belle nouvelle.

FLORISE, *à Chloé qui lui baise la main.*

Vous êtes aujourd'hui coiffée à faire horreur.

Elle sort.

SCENE VI.

CHLOÉ, LISETTE.

CHLOÉ.

Quoi ! suis-je donc si mal !

LISETTE.

Bon ! c'est une douceur
Qu'on vous dit en passant, par humeur, par envie ;
Le tout pour vous punir d'oser être jolie :
N'importe ; là-dessus allez votre chemin.

CHLOÉ.

Du chagrin qui me suit quand verrai-je la fin ?
Je cherche à mériter l'amitié de ma mere ;
Je veux la contenter, je fais tout pour lui plaire ;
Je me sacrifierois, & tout ce que je fais
De son aversion augmente les effets !
Je suis bien malheureuse !

LISETTE.

Ah ! quittez ce langage !
Les lamentations ne sont d'aucun usage ;
Il faut de la vigueur : nous en viendrons à bout,
Si vous me secondez. Vous ne savez pas tout.

CHLOÉ.

Est-il quelque malheur au-delà de ma peine ?

LISETTE.

D'abord parlez-moi vrai, sans que rien vous retienne.
Voyons: qu'aimez-vous mieux d'un cloître ou d'un époux ?

CHLOÉ.

A quoi bon ce propos ?

LISETTE.

C'est que j'ai près de vous
Des pouvoirs pour les deux. Votre oncle m'a chargée
De vous dire que c'est une affaire arrangée
Que votre mariage ; & d'un autre côté,
Votre mere m'a dit, avec même clarté,

De vous notifier qu'il falloit, sans remise,
Partir pour le couvent. Jugez de ma surprise.

CHLOÉ.

Ma mere est ma maîtresse, il lui faut obéir.
Puisse-t-elle, à ce prix, cesser de me haïr!

LISETTE.

Doucement, s'il vous plaît, l'affaire n'est pas faite,
Et ma décision n'est pas pour la retraite:
Je ne suis pas d'humeur d'aller périr d'ennui.
Frontin veut m'épouser, & j'ai du goût pour lui.
Je ne souffrirai pas l'exil qu'on nous ordonne.
Mais vous, n'aimez-vous plus Valere qu'on vous donne?

CHLOÉ.

Tu le vois bien, Lisette, il n'y faut plus songer.
D'ailleurs, long-temps absent, Valere a pu changer;
La dissipation, l'ivresse de son âge,
Une ville où tout plaît, un monde où tout engage;
Tant d'objets séduisants, tant de divers plaisirs,
Ont loin de moi, sans doute, emporté ses désirs.
Si Valere m'aimoit, s'il songeoit que je l'aime,
J'aurois dû, quelquefois, l'apprendre de lui-même;
Qu'il soit heureux, du moins! Pour moi j'obéirai.
Aux ennuis de l'exil mon cœur est préparé,
Et j'y dois expier le crime involontaire
D'avoir pu mériter la haine de ma mere.
A quoi rêves-tu donc? tu ne m'écoutes pas.

LISETTE.

Fort bien!.... Voilà de quoi nous tirer d'embarras....
Et surement Florise.

CHLOÉ.

Eh bien?

LISETTE.

Mademoiselle,
Soyez tranquille, allez, fiez-vous à mon zele:
Nous verrons, sans pleurer, la fin de tout ceci.
C'est Cléon qui nous perd, & brouille tout ici;
Mais, malgré son crédit, je vous donne Valere.
J'imagine un moyen d'éclairer votre mere
Sur le fourbe insolent qui la mene aujourd'hui,
Et nous la guérirons du goût qu'elle a pour lui,
Vous verrez.

CHLOÉ.

Ne fais rien que ce qu'elle souhaite;
Que ses vœux soient remplis, & je suis satisfaite.

SCENE VII.

LISETTE *seule.*

Pour faire son bonheur je n'épargnerai rien:
Hélas! on ne fait plus de cœurs comme le sien.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CLÉON, FRONTIN.

CLÉON.

Qu'est-ce donc que cet air d'ennui, d'impatience?
Tu fais tout de travers, tu gardes le silence,
Je ne t'ai jamais vu de si mauvaise humeur.

FRONTIN.

Chacun a ses chagrins.

CLÉON.

Ah !.... Tu me fais l'honneur
De me parler enfin : je parviendrai peut-être
A voir de quel sujet tes chagrins peuvent naître.
Mais à propos, Valere.

FRONTIN.

Un de vos gens viendra
M'avertir en secret, dès qu'il arrivera.
Mais pourrois-je savoir d'où vient tout ce mystere?
Je ne comprends pas trop le projet de Valere.
Pourquoi lui, qu'on attend, qui doit bientôt, dit-on,
Se voir avec Chloé l'enfant de la maison,
Prétend-il vous parler sans se faire connoître?

CLÉON.

Quand il en sera temps, je le ferai paroître.

FRONTIN.

Je n'y vois pas trop clair, mais le peu que j'y voi
Me paroît mal à vous, & dangereux pour moi.
Je vous ai, comme un sot, obéi sans mot dire;
J'ai réfléchi depuis. Vous m'avez fait écrire
Deux lettres dont chacune, en honnête maison,
A celui qui l'écrit vaut cent coups de bâton.

CLÉON.

Je te croyois du cœur : ne crains point d'aventure;
Personne ne connoît ici ton écriture :
Elles arriveront de Paris, & pourquoi
Veux-tu que le soupçon aille tomber sur toi?
La m re de Valere a sa lettre, sans doute;
Et celle de Géronte....

FRONTIN.

Elle doit être en route,
La poste d'aujourd'hui va l'apporter ici.
Mais sérieusement, tout ce manége-ci
M'alarme, me déplaît, & ma foi j'en ai honte.
Y pensez vous, Monsieur? Quoi? Florise & Géronte
Vous comblent d'amitiés, de plaisirs & d'honneurs,
Et vous mandez sur eux quatre pages d'horreurs?
Valere, d'autre part, vous aime à la folie;
Il n'a d'autre défaut qu'un peu d'étourderie;
Et, grace à vous, Géronte en va voir le portrait
Comme d'un libertin & d'un colifichet;
Cela finira mal

CLÉON.

Oh! tu prends au tragique
Un débat qui pour moi ne sera que comique :
Je me prépare ici de quoi me réjouir,
Et la meilleure scene, & le plus grand plaisir....
J'ai bien voulu pour eux quitter un temps la ville!
Ne point m'en amuser seroit être imbécille :
Un peu de bruit rendra ceci moins ennuyeux,
Et me paiera du temps que je perds avec eux.
Valere à mon projet lui-même contribue,
C'est un de ces enfants dont la folle recrue
Dans les sociétés vient tomber tous les ans,
Et lasse tout le monde, excepté leurs parents.
Croirois-tu que sur moi, si son espoir se fonde,
Le hasard me l'a fait rencontrer dans le monde!
Ce petit étourdi s'est pris de goût pour moi,
Et me croit son ami, je ne sais pas pourquoi.
Avant que, dans ces lieux, je vinsse avec Florise,
J'avois tout arrangé pour qu'il eût Cidalise.
Elle a, pour la plupart, formé nos jeunes gens :
J'ai demandé pour lui quelques mois de son temps.
Soit que cette aventure ou quelqu'autre l'engage,

Voulant absolument rompre son mariage,
Il m'a vingt fois écrit d'employer tous mes soins
Pour le faire manquer, ou l'éloigner du moins.
Parbleu, je vous le sers de la bonne maniere.

FRONTIN.

Oui, vous voilà chargé d'une très-belle affaire.

CLÉON.

Mon projet étoit bien qu'il se tînt à Paris;
C'est malgré mes conseils qu'il vient en ce pays;
Depuis long-temps, dit-il, il n'a point vu sa mere;
Il compte, en lui parlant, gagner ce qu'il espere.

FRONTIN.

Mais vous, quel intérêt... Pourquoi vouloir aigrir
Des gens que pour toujours ce nœud doit réunir?
Et pourquoi seconder la bizarre entreprise
D'un jeune écervelé, qui fait une sottise?

CLÉON.

Quand je n'y trouverois que de quoi m'amuser,
Oh! c'est le droit des gens, & je veux en user.
Tout languit, tout est mort, sans la tracasserie;
C'est le ressort du monde, & l'ame de la vie:
Bien fou qui là-dessus contraindroit ses désirs:
Les sots sont ici-bas pour nos menus plaisirs.
Mais un autre intérêt que la plaisanterie
Me détermine encore à cette brouillerie.

FRONTIN.

Comment donc, à Chloé songeriez-vous aussi?
Florise croit pourtant que vous n'êtes ici
Que pour son compte, au moins. Je pense que sa fille
Lui pese horriblement, & là voir si gentille
L'afflige: je lui vois l'air sombre & soucieux,
Lorsque vous regardez long-temps Chloé.

CLÉON.

Tant mieux.
Elle ne me dit rien de cette jalousie;
Mais j'ai bien remarqué qu'elle en étoit remplie,
Et je la laisse aller.

FRONTIN.

C'est-à-dire, à-peu-près,
Que Valere écarté sert à vos intérêts.
Mais je ne comprends pas quel dessein est le vôtre:
Quoi! Florise & Chloé?

CLEON.

Moi? ni l'une ni l'autre.
Je n'agis ni par goût, ni par rivalité;
M'as-tu donc jamais vu dupe d'une beauté?
Je sais trop les défauts, les retours qu'on nous cache;
Toute femme m'amuse, aucune ne m'attache.
Si par hasard aussi je me vois marié,
Je ne m'ennuierai point pour ma chere moitié.
Aimera qui pourra. Florise cette folle,
Dont je tourne à mon gré l'esprit faux & frivole,
Qui, malgré l'âge, encor a des prétentions,
Et me croit transporté de ses perfections;
Florise pense à moi. C'est pour notre avantage
Qu'elle veut de Chloé rompre le mariage,
Vu que l'oncle à la niece assurant tout son bien,
S'il venoit à mourir, Florise n'auroit rien.
Le point est d'empêcher qu'il ne se dessaisisse,
Et je souhaite fort que cela réussisse.
Si nous pouvons parer cette donation,
Je ne répondrois pas d'une tentation
Sur cet hymen secret dont Florise me presse.
D'un bien considérable elle sera maitresse,

Et je n'épouserois que sous condition
D'une très-bonne part dans la succession.
D'ailleurs, Géronte m'aime : il se peut très-bien faire
Que son choix me regarde en renvoyant Valere ;
Et sur la fille alors, arrêtant mon espoir,
Je laisserai la mere à qui voudra l'avoir.
Peut-être tout ceci n'est que vaines chimeres.

FRONTIN.

Je le croirois assez.

CLÉON.

Aussi n'y tiens-je gueres,
Et je ne m'en fais point un fort grand embarras :
Si rien ne réussit, je ne m'en pendrai pas.
Je puis avoir Chloé, je puis avoir Florise ;
Mais, quand je manquerois l'une & l'autre entreprise,
J'aurai, chemin faisant, les ayant conseillés,
Le plaisir d'être craint, & de les voir brouillés.

FRONTIN.

Fort bien ; mais si j'osois vous dire en confidence
Où cela va tout droit.

CLÉON.

Eh bien !

FRONTIN.

En conscience,
Cela vise à nous voir donner notre congé.
Déjà, vous le savez, & j'en suis affligé,
Pour vos maudits plaisirs on nous a pour la vie
Chassés de vingt maisons.

CLÉON.

Chassés ! quelle folie !

FRONTIN.

Oh ! c'est un mot pour l'autre, & puisqu'il faut choisir,
Point chassés, mais priés de ne plus revenir.
Comment n'aimez-vous pas un commerce plus stable ?
Avec tout votre esprit, & pouvant être aimable,
Ne prétendez-vous donc qu'au triste amusement
De vous faire haïr universellement ?

CLÉON.

Cela m'est fort égal : on me craint, on m'estime,
C'est tout ce que je veux, & je tiens pour maxime
Que la plate amitié, dont on fait tant de cas,
Ne vaut pas les plaisirs des gens qu'on n'aime pas.
Etre cité, mêlé dans toutes les querelles,
Les plaintes, les rapports, les histoires nouvelles,
Etre craint à la fois & désiré par-tout,
Voilà ma destinée & mon unique goût.
Quant aux amis, crois-moi, ce vain nom qu'on se donne
Se prend chez tout le monde, & n'est vrai chez personne.
J'en ai mille & pas un. Veux-tu que limité
Au petit cercle obscur d'une société,
J'aille m'ensevelir dans quelque coterie ?
Je vais où l'on me plaît, je pars quand on m'ennuie,
Je m'établis ailleurs, me moquant au surplus
D'être haï des gens chez qui je ne vais plus :
C'est ainsi qu'en ce lieu, si la chance varie,
Je compte planter-là toute la compagnie.

FRONTIN.

Cela vous plaît à dire, & ne m'arrange pas ;
De voir tout l'univers vous pouvez faire cas ;
Mais je suis las, Monsieur, de cette vie errante :
Toujours visages neufs, cela m'impatiente.
On ne peut, grace à vous, conserver un ami ;
On est tantôt au Nord & tantôt au Midi.
Quand je vous crois logé, j'y compte, je me lie

Aux

Aux femmes de Madame, & je fais leur partie;
J'ose même avancer que je vous fais honneur.
Point du tout, on vous chasse & votre serviteur:
Je ne puis plus souffrir cette humeur vagabonde,
Et vous ferez tout seul le voyage du monde.
Moi, j'aime ici: j'y reste.

CLÉON.

Et quels sont les appas?
L'heureux objet!....

FRONTIN.

Parbleu, ne vous en moquez pas.
Lisette vaut, je crois, la peine qu'on s'arrête,
Et je veux l'épouser.

CLÉON.

Tu serois assez bête
Pour te marier, toi? Ton amour, ton dessein,
N'ont pas le sens commun.

FRONTIN.

Il faut faire une fin,
Et ma vocation est d'épouser Lisette.
J'aimois assez Marton, & Nérine & Finette;
Mais quinze jours chacune, ou toutes à la fois,
Mon amour le plus long n'a pas passé le mois.
Mais ce n'est pas cela, tout autre amour m'ennuie.
Je suis fou de Lisette, & j'en ai pour la vie.

CLÉON.

Quoi! tu veux te mêler aussi de sentiment?

FRONTIN.

Comme un autre.

CLÉON.

Le fat! Aime moins tristement.
Pasquin, l'Olive, & cent d'amour aussi fidelle
L'ont aimée avant toi, mais sans se charger d'elle:
Pourquoi veux-tu payer pour tes prédécesseurs?
Fais de même; aucun d'eux n'est mort de ses rigueurs.

FRONTIN.

Vous la connoissez mal; c'est une fille sage.

CLÉON.

Oui, comme elles le sont.

FRONTIN.

Oh! Monsieur, ce langage
Nous brouillera tous deux.

CLÉON, *après un silence.*

Eh bien! écoute-moi:
Tu me conviens, je t'aime, & si l'on veut de toi,
J'emploierai tous mes soins pour t'unir à Lisette:
Soit ici, soit ailleurs, c'est une affaire faite.

FRONTIN.

Monsieur, vous m'enchantez.

CLÉON.

Ne va point nous trahir.
Vois si Valere arrive, & reviens m'avertir.

SCENE II.

CLÉON, *seul.*

FRONTIN est amoureux! je crains bien qu'il ne cause.
Comment parer le risque où son amour m'expose?
Mais, si je lui donnois quelque commission
Pour Paris? Oui, vraiment, l'expédient est bon:
J'aurai seul mon secret; & si, par aventure,
On sait que les billets sont de son écriture,
Je dirai que de lui je m'étois défié;
Que c'étoit un coquin, & qu'il est renvoyé.

SCENE III.

FLORISE, CLÉON.

FLORISE.

JE vous cherche par-tout. Ce que prétend mon frere,
Est-il vrai? Vous parlez, m'a-t-il dit, pour Valère.
Changeriez-vous d'avis?

CLÉON.

Comment! vous l'avez cru?

FLORISE.

Mais il en est si plein & si bien convaincu.

CLÉON.

Tant mieux. Malgré cela, soyez persuadée
Que tout ce beau projet ne sera qu'en idée.
Vous y pouvez compter, je vous réponds de tout;
En ne paroissant pas contrarier son goût,
J'en suis beaucoup plus maître, & la bête est si bonne,
Soit dit sans vous fâcher.....

FLORISE.

Ah! je vous l'abandonne:
Faites-en les honneurs; je me sens, entre nous,
Sa Sœur, on ne peut moins.

CLÉON.

Je pense comme vous.
La parenté m'excede, & ces liens, ces chaînes,
Des gens dont on partage ou les torts ou les peines,
Tout cela préjugés, miseres du vieux temps;
C'est pour le peuple, enfin, que sont faits les parens.
Vous avez de l'esprit, & votre fille est sotte;
Vous avez pour surcroît un frere qui radote.
Et bien, c'est leur affaire après tout, selon moi,
Tous ces noms ne sont rien, chacun n'est que pour soi.

FLORISE.

Vous avez bien raison: je vous dois le courage
Qui me soutient contr'eux, contre ce mariage;
L'affaire presse, au moins, il faut se décider,
Ariste nous arrive, il vient de le mander;
Et par une façon des galants du vieux style,
Géronte sur la route attend l'autre imbécille:
Il compte voir ce soir les articles signés.

CLÉON.

Et ce soir finira tout ce que vous craignez.
Premiérement, sans vous on ne peut rien conclure;
Il faudra, ce me semble, un peu de signature
De votre part; ainsi tout dépendra de vous:
Refusez de signer, grondez, & boudez-nous;
Car, pour me conserver toute sa confiance,
Je serai contre-vous moi-même en sa présence,
Et je me fâcherois s'il en étoit besoin;
Mais nous l'emporterons sans prendre tout ce soin.
Il m'est venu d'ailleurs une assez bonne idée,
Et dont, faute de mieux, vous pourrez être aidée...
Mais non; car ce seroit un moyen un peu fort:
J'aime trop à vous voir vivre de bon accord.

FLORISE.

Oh! vous me le direz: quel scrupule est le vôtre?
Quoi! ne pensons-nous pas tout haut l'un devant l'autre?
Vous savez que mon goût tient plus à vous qu'à lui,
Et que vos seuls conseils sont ma regle aujourd'hui;
Vous êtes honnête-homme, & je n'ai point à craindre
Que vous proposiez rien dont je puisse me plaindre:
Ainsi confiez-moi tout ce qui peut servir

A combattre Géronte ainsi qu'à nous unir.

CLÉON.

Au fond, je n'y vois pas de quoi faire un mystere....
Et c'est ce que de vous mérite votre frere;
Vous m'avez dit, je crois, que jamais sur les biens
On n'avoit éclairci ni vos droits ni les siens,
Et que vous assurant d'avoir son héritage,
Vous aviez au hasard réglé votre partage:
Vous savez à quel point il déteste un procès,
Et qu'il donne Chloé pour acheter la paix;
Cela fait contre lui la plus belle matiere:
Des biens à répéter, des partages à faire,
Vous voyez que voilà de quoi le mettre aux champs,
En lui faisant prévoir un procès de dix ans:
S'il va donc s'obstiner, malgré vos répugnances,
A l'établissement qui rompt nos espérances,
Partons d'ici, plaidez; une assignation
Détruira le projet de la donation;
Il ne peut pas souffrir d'être seul: vous partie,
On ne me verra pas lui tenir compagnie;
Et quand à ce procès, ou vous le gagnerez,
Ou vous plaiderez tant que vous l'acheverez.

FLORISE.

Contre les préjugez dont votre ame est exempte,
La mienne, par malheur, n'est pas aussi puissante,
Et je vous avouerai mon imbécillité.
Je n'irois pas sans peine à cette extrêmité:
Il m'a toujours aimée, & j'aimois à lui plaire;
Et, soit cette habitude, ou quelqu'autre chimere,
Je ne puis me résoudre à le désespérer;
Mais votre idée au moins sur lui peut opérer:
Dites lui qu'avec vous paroissant fort aigrie,
J'ai parlé de procès, de biens, de brouillerie,
De départ, & qu'enfin, s'il me poussoit à bout,
Vous avez entrevu que je suis prête à tout.

CLÉON.

S'il s'obstine pourtant, quoi qu'on lui puisse dire....
On pourroit consulter pour le faire interdire,
Ne le laisser jouir que d'une pension;
Mon procureur fera cette expédition:
C'est un homme admirable, & qui, par son adresse,
Auroit fait enfermer les sept Sages de Grece,
S'il eût plaidé contr'eux. S'il est quelque moyen
De vous faire passer ses droits & tout son bien,
L'affaire est immanquable, il ne faut qu'une lettre
De moi....

FLORISE.

Non, différez.... Je crains de me commettre;
Dites-lui seulement, s'il ne veut point céder,
Que je suis, malgré vous, résolue de plaider:
De l'humeur dont il est, je crois être bien sûre
Que sans mon agrément il craindra de conclure;
Et, pour me ramener, ne négligeant plus rien,
Vous le verrez finir par m'assurer son bien.
Au reste, vous savez pourquoi je le désire.

CLÉON.

Vous connoissez aussi le motif qui m'inspire,
Madame, ce n'est point du bien que je prétends,
Et mon goût seul pour vous fait mes engagemens:
Des amans du commun j'ignore le langage,
Et jamais la fadeur ne fut à mon usage.
Mais, je vous le redis tout naturellement,
Votre genre d'esprit me plaît infiniment,
Et je ne sais que vous avec qui j'aie envie

De penser, de causer, & de passer ma vie :
C'est un goût décidé.

FLORISE.

Puis-je m'en assurer ?
Et, loin de tout, ici pourriez vous demeurer ?
Je ne sais, répandu, fêté comme vous l'êtes,
Je vois plus d'un obstacle au projet que vous faites :
Peut être votre goût vous a séduit d'abord,
Mais tout Paris....

CLÉON.

Paris ! il m'ennuie à la mort ;
Et je ne vous fais pas un fort grand sacrifice,
En m'éloignant d'un monde à qui je rends justice.
Tout ce qu'on est forcé d'y voir & d'endurer
Passe bien l'agrément qu'on y peut rencontrer.
Trouver à chaque pas des gens insupportables,
Des flatteurs, des valets, des plaisants détestables,
Des jeunes gens d'un ton, d'une stupidité !...
Des femmes d'un caprice & d'une fausseté !...
Des prétendus esprits souffrir la suffisance,
Et la grosse gaieté de l'épaisse opulence,
Tant de petits talents où je n'ai pas de foi,
Des réputations on ne sait pas pourquoi ;
Des protégés si bas ! des protecteurs si bêtes !...
Des ouvrages vantés qui n'ont ni pieds ni têtes :
Faire des soupers fins où l'on périt d'ennui,
Veiller par air, enfin se tuer pour autrui ;
Franchement, des plaisirs, des biens de cette sorte
Ne font pas, quand on pense, une chaîne bien forte ;
Et, pour vous parler vrai, je trouve plus sensé
Un homme sans projets, dans sa terre fixé,
Qui n'est ni complaisant, ni valet de personne,
Que tous ces gens brillans qu'on mange, qu'on friponne,
Qui pour vivre à Paris avec l'air d'être heureux,
Au fond n'y sont pas moins ennuyés qu'ennuyeux.

FLORISE.

J'en reconnois grand nombre à ce portrait fidele.

CLÉON.

Paris me fait pitié lorsque je me rappelle
Tant d'illustres faquins, d'insectes freluquets.

FLORISE.

Votre estime, je crois, n'a pas fait plus de frais
Pour les femmes ?

CLÉON.

Pour vous je n'ai point de mysteres,
Et vous verrez ma liste avec les caracteres ;
J'aime l'ordre, & je garde une collection
De lettres dont je puis faire une édition.
Vous ne vous doutiez pas qu'on pût avoir Lesbie,
Vous verrez de sa prose. Il me vient une envie
Qui peut nous réjouir dans ces lieux écartés,
Et désoler là-bas bien des sociétés :
Je suis tenté parbleu d'écrire mes mémoires ;
J'ai des traits merveilleux, mille bonnes histoires
Qu'on veut cacher.....

FLORISE.

Cela sera délicieux.

CLÉON.

J'y ferai des portraits qui sauteront aux yeux.
Il m'en vient déjà vingt qui retiennent des places ;
Vous y verrez Mélite avec toutes ses graces ;
Et ce que j'en dirai tempérera l'amour
De nos petits Messieurs qui rodent à l'entour.
Sur l'aigre Séliante & la fade Uranie...

Je compte bien aussi passer ma fantaisie :
Pour le petit Damis, & Monsieur Dorilas,
Et certain plat Seigneur, l'automate Alcidas,
Qui, glorieux & bas, se croit un personnage ;
Tant d'autres importants, esprits de même étage :
Oh ! fiez-vous à moi, je veux les célébrer
Si bien que de six mois ils n'osent se montrer.
Ce n'est pas sur les mœurs que je veux qu'on en cause :
Un vice, un déshonneur font assez peu de chose,
Tout cela dans le monde est oublié bientôt ;
Un ridicule reste, & c'est ce qu'il leur faut.
Qu'en dites-vous ? Cela peut faire un bruit du diable,
Une brochure unique, un ouvrage admirable,
Bien scandaleux, bien bon, le style n'y fait rien ;
Pourvu qu'il soit méchant, il sera toujours bien.

FLORISE.

L'idée est excellente, & la vengeance est sûre.
Je vous prierai d'y joindre, avec quelqu'aventure,
Une Madame Orphise, à qui j'en dois d'ailleurs,
Et qui mérite bien quelques bonnes noirceurs :
Quoiqu'elle soit affreuse, elle se croit jolie,
Et de l'humilier j'ai la plus grande envie :
Je voudrois que déjà votre ouvrage fût fait.

CLÉON.

On peut toujours à compte envoyer son portrait ;
Et dans trois jours d'ici désespérer la belle.

FLORISE.

Et comment ?

CLÉON.

On peut faire une chanson sur elle ;
Cela vaut mieux qu'un livre, & court tout l'univers.

FLORISE.

Oui, c'est très-bien pensé : mais faites-vous des vers ?

CLÉON.

Qui n'en fait pas ? Est-il si mince coterie
Qui n'ait son bel esprit, son plaisant, son génie ?
Petits Auteurs honteux, qui font, malgré les gens,
Des bouquets, des chansons & des vers innocents.
Oh ! pour quelques couplets, fiez-vous à ma muse ;
Si votre Orphise en meurt, vous plaire est mon excuse.
Tout ce qui vit n'est fait que pour nous réjouir,
Et se moquer du monde est tout l'art d'en jouir.
Ma foi, quand je parcours tout ce qui le compose,
Je ne trouve que nous qui valions quelque chose.

SCENE IV.

FRONTIN, FLORISE, CLÉON.

FRONTIN, *un peu éloigné.*

Monsieur, je voudrois bien.

CLÉON.

à Florise.

Attends.... Permettez-vous....

FLORISE.

Veut-il vous parler seul ?

FRONTIN.

Mais, Madame.....

FLORISE.

Entre nous
Entiere liberté. Frontin est impayable,
Il vous sert bien ; je l'aime.

CLÉON, *à Florise qui sort.*

Il est assez bon diable ;
Un peu bête....

SCENE V.

CLÉON, FRONTIN.

FRONTIN.

AH! Monsieur, ma réputation
Se passeroit fort bien de votre caution :
De mon panégyrique épargnez-vous la peine.
Valere entrera-t-il ?

CLÉON.

Je ne veux pas qu'il vienne.
Ne t'avois-je pas dit de venir m'avertir,
Que j'irois le trouver ?

FRONTIN.

Il a voulu venir :
Je ne suis point garant de cette extravagance ;
Il m'a suivi de loin, malgré ma remontrance,
Se croyant invisible, à ce que je conçois,
Parce qu'il a laissé sa chaise dans le bois.
Caché près de ces lieux, il attend qu'on l'appelle.

CLÉON.

Florise heureusement vient de rentrer chez elle.
Qu'il vienne. Observe tout pendant notre entretien.

SCENE VI.

CLÉON, *seul.*

L'AFFAIRE est en bon train, & tout ira fort bien.
Après que j'aurai fait la leçon à Valere
Sur toute la maison, & sur l'art d'y déplaire ;
Avec son ton, ses airs & sa frivolité,
Il n'est pas mal en fonds pour être détesté ;
Une vieille franchise à ses talens s'oppose ;
Sans cela l'on pourroit en faire quelque chose.

SCENE VII.

VALERE, en habit de campagne, CLÉON.

VALERE, *embrassant Cléon.*

EH! bon jour, cher Cléon, je suis comblé, ravi
De retrouver enfin mon plus fidele ami.
Je suis au désespoir des soins dont vous accable
Ce mariage affreux : vous êtes adorable !
Comment reconnoîtrai-je....

CLÉON.

Ah ! point de complimens :
Quand on peut être utile, & qu'on aime les gens,
On est payé d'avance.... Eh bien ; quelles nouvelles
A Paris ?

VALERE.

Oh ! cent mille, & toutes des plus belles.
Paris est ravissant, & je crois que jamais
Les plaisirs n'ont été si nombreux, si parfaits,
Les talens plus féconds, les esprits plus aimables ;
Le goût fait chaque jour des progrès incroyables ;
Chaque jour le génie & la diversité
Viennent nous enrichir de quelque nouveauté.

CLÉON.

Tout vous paroît charmant, c'est le sort de votre âge.
Quelqu'un pourtant m'écrit, & j'en crois son suffrage,
Que de tout ce qu'on voit on est fort ennuyé ;
Que les arts, les plaisirs, les esprits font pitié ;

Qu'il ne nous reste plus que des superficies,
Des pointes, du jargon, de tristes facéties,
Et qu'à force d'esprit & de petits talens,
Dans peu nous pourrions bien n'avoir plus le bon sens.
Comment, vous qui voyez si bien les ridicules,
Ne m'en dites-vous rien? Tenez-vous aux scrupules?
Toujours bon, toujours dupe.

VALERE.

Oh! non, en vérité;
Mais c'est que je vois tout assez du bon côté;
Tout est colifichet, pompon & parodie;
Le monde, comme il est, me plaît à la folie.
Les belles tous les jours vous trompent, on le leur rend;
On se prend, on se quitte assez publiquement;
Les maris savent vivre, & sur rien ne contestent:
Les hommes s'aiment tous; les femmes se détestent
Mieux que jamais: enfin, c'est un monde charmant,
Et Paris s'embellit délicieusement.

CLÉON.

Et Cidalise?....

VALERE.

Mais....

CLÉON.

C'est une affaire faite!
Sans doute, vous l'avez? Quoi! la chose est secrete?

VALERE.

Mais, cela fût-il vrai, le dirois-je?

CLÉON.

Par-tout,
Et ne point l'annoncer, c'est mal servir son goût.

VALERE.

Je m'en détacherois, si je la croyois telle:
J'ai, je vous l'avouerai, beaucoup de goût pour elle;
Et pour l'aimer toujours, si je m'en fais aimer,
J'observe ce qui peut me la faire estimer.

CLÉON, *avec un grand éclat de rire.*

Feu Céladon, je crois, vous a légué son ame;
Il faudroit des six mois pour aimer une femme,
Selon vous; on perdroit son temps, la nouveauté,
Et le plaisir de faire une infidélité;
Laissez la Bergerie, & sans trop de franchise,
Soyez de votre siecle ainsi que Cidalise:
Ayez-la, c'est d'abord ce que vous lui devez,
Et vous l'estimerez après, si vous pouvez.
Au reste, affichez tout. Quelle erreur est la vôtre,
Ce n'est qu'en se vantant de l'une qu'on a l'autre;
Et l'honneur d'enlever l'amant qu'une autre a pris,
A nos gens du bel air met souvent tout leur prix.

VALERE.

Je vous en crois assez..... Eh bien, mon mariage?
Concevez-vous ma mere, & tout ce radotage?

CLÉON.

N'en appréhendez rien. Mais, soit dit entre nous,
Je me reproche un peu ce que je fais pour vous;
Car enfin, si, voulant prouver que je vous aime,
J'aide à vous nuire, & si vous vous trompez vous-même,
En fuyant un parti peut-être avantageux.

VALERE.

Eh! non, vous me sauvez un ridicule affreux.
Que diroit-on de moi si j'allois, à mon âge,
D'un ennuyeux mari jouer le personnage?
Ou j'aurois une prude au ton triste, excédant,
Une bégueule enfin qui seroit mon pédant;
Ou, si pour mon malheur ma femme étoit jolie,

Je serois le martyr de sa coquetterie.
Fuir Paris, ce seroit m'égorger de ma main :
Quand je puis m'avancer & faire mon chemin,
Irois-je, accompagné d'une femme importune,
Me rouiller dans ma terre, & borner ma fortune ?
Ma foi, se marier, à moins qu'on ne soit vieux,
Fi ! cela me paroît ignoble, crapuleux.

CLÉON.

Vous pensez juste.

VALERE.

A vous en est toute la gloire.
D'après vos sentimens je prévois mon histoire,
Si j'allois m'enchaîner ; & je ne vous vois pas
Le plus petit scrupule à m'ôter d'embarras.

CLÉON.

Mais malheureusement on dit que votre mere,
Par de mauvais conseils, s'obstine à cette affaire ;
Elle a chez elle un homme, ami de ces gens-ci,
Qui, dit-on, avec elle est assez bien aussi ;
Un Ariste, un esprit d'assez grossiere étoffe ;
C'est une espece d'ours qui se croit philosophe :
Le connoissez vous ?

VALERE.

Non, je ne l'ai jamais vû ;
Chez moi, depuis six ans, je ne suis pas venu ;
Ma mere m'a mandé que c'est un homme sage,
Fixé depuis long-temps dans notre voisinage ;
Que c'étoit son ami, son conseil aujourd'hui,
Et qu'elle prétendoit me lier avec lui.

CLÉON.

Je ne vous dirai pas tout ce qu'on en raconte ;
Il vous suffit qu'elle est aveugle sur son compte :
Mais moi, qui vois pour vous les choses de sang-froid,
Au fond je ne puis croire Ariste un homme droit ;
Géronte est son ami, cela depuis l'enfance.....

VALERE.

A mes dépens peut-être ils sont d'intelligence ?

CLÉON.

Cela m'en a tout l'air.

VALERE.

J'aime mieux un procès ;
J'ai des amis là-bas, je suis sûr du succès.

CLÉON.

Quoique je sois ici l'ami de la famille,
Je dois vous parler franc : à moins d'aimer leur fille,
Je ne vois pas pourquoi vous vous empresseriez
Pour pareille alliance : on dit que vous l'aimiez
Quand vous étiez ici ?

VALERE.

Mais assez, ce me semble ;
Nous étions élevés, accoutumés ensemble :
Je la trouvois gentille, elle me plaisoit fort ;
Mais Paris guérit tout, & les absents ont tort :
On m'a mandé souvent qu'elle étoit embellie.
Comment la trouvez-vous ?

CLÉON.

Ni laide, ni jolie,
C'est un de ces minois que l'on a vu par-tout,
Et dont on ne dit rien.

VALERE.

J'en crois fort votre goût.

CLÉON.

Quant à l'esprit, néant ; il n'a pas pris la peine
Jusqu'ici de paroître, & je doute qu'il vienne ;

Ce qu'on voit, à travers son petit air boudeur,
C'est qu'elle sera fausse, & qu'elle a de l'humeur;
On la croit une Agnès; mais, comme elle a l'usage
De sourire à des traits un peu forts pour son âge,
Je la crois avancée, &, sans trop me vanter,
Si je m'étois donné la peine de tenter....
Enfin, si je n'ai pas suivi cette conquête,
La faute en est aux Dieux qui la firent si bête.

VALERE.

Assurément Chloé seroit une beauté,
Que sur ce portrait-là j'en serois peu tenté.
Allons, je vais partir, & comptez que j'espere
Dans deux heures d'ici désabuser ma mere:
Je laisse en bonnes mains.....

CLÉON.

Non, il vous faut rester.

VALERE.

Mais comment? Voulez-vous ici me présenter?

CLÉON.

Non pas dans le moment, dans une heure.

VALERE.

A votre aise.

CLÉON.

Il faut que vous alliez retrouver votre chaise,
Dans l'instant que Géronte ici sera rentré;
Car c'est lui qu'il nous faut, je vous le manderai;
Et vous arriverez par la route ordinaire,
Comme ayant prétendu nous surprendre & nous plaire.

VALERE.

Comment concilier cet air impatient,
Cette galanterie avec mon compliment?
C'est se moquer de l'oncle, & c'est me contredire;
Toute mon ambassade est réduite à lui dire
Que je serai, soit dit dans le plus simple aveu,
Toujours son serviteur, & jamais son neveu.

CLÉON.

Et voilà justement ce qu'il ne faut pas faire:
Ce ton d'autorité choqueroit votre mere:
Il faut, dans vos propos, paroître consentir,
Et tâcher, d'autre part, de ne point réussir.
Ecoutez: conservons toutes les vraisemblances:
On ne doit se lâcher sur les impertinences
Que selon le besoin, selon l'esprit des gens;
Il faut, pour les mener, les prendre dans leurs sens.
L'important est d'abord que l'oncle vous déteste;
Si vous y parvenez, je vous réponds du reste.
Or, notre oncle est un sot, qui croit avoir reçu
Toute sa part d'esprit en bon sens prétendu:
De tout usage antique amateur idolâtre,
De toutes nouveautés frondeur opiniâtre:
Homme d'un autre siecle, & ne suivant en tout
Pour ton qu'un vieux honneur, pour loi que le vieux goût:
Cerveau des plus bornés, qui, tenant pour maxime
Qu'un Seigneur de Paroisse est un Être sublime,
Vous entretient sans cesse avec stupidité
De son banc, de ses soins & de sa dignité.
On n'imagine pas combien il se respecte;
Ivre de son château dont il est l'architecte,
De tout ce qu'il a fait sottement entêté,
Possédé du démon de la propriété;
Il réglera, pour vous, son penchant ou sa haine
Sur l'air dont vous prendrez tout son petit domaine.
D'abord, en arrivant, il faut vous préparer
A le suivre par-tout, tout voir, tout admirer;

Son parc, son potager, ses bois, son avenue ;
Il ne vous fera pas grace d'une laitue.
Vous, au lieu d'approuver, trouvant tout fort commun,
Vous ne lui paroîtrez qu'un fat très-importun,
Un petit raisonneur, ignorant, indocile ;
Peut-être ira-t-il même à vous croire imbécille.

VALERE.

Oh ! vous êtes charmant... Mais n'aurois-je point tort ?
J'ai de la répugnance à le choquer si fort.

CLÉON.

Eh bien.... Mariez vous.... Ce que je viens de dire
N'étoit que pour forcer Géronte à se dédire,
Comme vous désiriez : moi je n'exige rien ;
Tout ce que vous ferez sera toujours très-bien ;
Ne consultez que vous.

VALERE.

Ecoutez-moi, de grace,
Je cherche à m'éclairer.

CLÉON.

Mais tout vous embarrasse ;
Et vous ne savez point prendre votre parti :
Je n'approuverois pas ce début étourdi,
Si vous aviez affaire à quelqu'un d'estimable
Dont la vue exigeât un maintien raisonnable ;
Mais avec un vieux fou dont on peut se moquer,
J'avois imaginé qu'on pouvoit tout risquer,
Et que, pour vos projets, il falloit sans scrupule
Traiter légérement un vieillard ridicule.

VALERE.

Soit.... Il a la fureur de me croire à son gré ;
Mais fiez-vous à moi, je l'en détacherai.

SCENE VIII.

VALERE, CLÉON, FRONTIN.

FRONTIN.

Monsieur, j'entends du bruit, & je crains qu'on ne vienne.

CLÉON *à Valere.*

Ne perdons point de temps : que Frontin vous ramene.

SCENE IX.

CLÉON *seul.*

Maintenant éloignons Frontin, & qu'à Paris
Il porte le mémoire où je demande avis
Sur l'interdiction de cet ennuyeux frere ;
Florise s'en défend ; son foible caractere
Ne sait point embrasser un parti courageux ;
Embarquons-la si bien, qu'amenée où je veux,
Mon projet soit pour elle un parti nécessaire.
Je ne sais si je dois trop compter sur Valere.....
Il pourroit bien manquer de résolution,
Et je veux appuyer son expédition ;
C'est un fat subalterne : il est né trop timide :
On ne va point au grand, si l'on n'est intrépide.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CHLOÉ, LISETTE.

CHLOÉ.

Oui je te le répete, oui, c'est lui que j'ai vu,
Mieux encor que mes yeux, mon cœur l'a reconnu;
C'est Valere lui-même, & pourquoi ce Mystere?
Venir sans demander mon oncle ni ma mere,
Sans marquer, pour me voir, le moindre empressement!
Ce procédé m'annonce un affreux changement.

LISETTE.

Eh! non, ce n'est pas lui, vous vous serez trompée.

CHLOÉ.

Non, crois-moi: de ses traits je suis trop occupée
Pour pouvoir m'y tromper, & nul autre sur moi.
N'auroit jamais produit le trouble où je me voi:
Si tu le connoissois, si tu pouvois l'entendre,
Ah! tu saurois trop bien qu'on ne peut s'y méprendre;
Que rien ne lui ressemble, & que ce sont des traits
Qu'avec d'autres, Lisette, on ne confond jamais.
Le doux saisissement d'une joie imprévue,
Tous les plaisirs du cœur m'ont remplie à sa vue:
J'ai voulu l'appeler, je l'aurois dû, je crois;
Mes transports m'ont ôté l'usage de la voix;
Il étoit déjà loin... Mais dis-tu vrai, Lisette?
Quoi! Frontin....

LISETTE.

Il me tient l'aventure secrete
Son maître l'attendoit, & je n'ai pu savoir....

CHLOÉ.

Informe-toi ailleurs, d'autres l'auront pu voir,
Demande à tout le monde.... Eh! va donc.

LISETTE.

Patience;
Du zele n'est pas tout, il faut de la prudence:
N'allons pas nous jeter dans d'autres embarras,
Raisonnons: c'est Valere, ou bien ce ne l'est pas;
Si c'est lui, dans la regle, il faut qu'il vous prévienne,
Et, si ce ne l'est pas, ma course seroit vaine,
On le sauroit: Cléon, dans ces jeux innocents,
Diroit que nous courons après tous les passants:
Ainsi, tout bien pesé, le plus sûr est d'attendre
Le retour de Frontin, dont je veux tout apprendre.
Seroit-ce bien Valere?.... Eh! mais en vérité,
Je commence à le croire. Il l'aura consulté:
De quelques bons conseils cette fuite est l'ouvrage;
Oui, brouiller des parents le jour d'un mariage,
Pour prélude chasser l'époux de la maison,
L'histoire est toute simple, & digne de Cléon;
Plus le trait seroit noir, plus il est vraisemblable.

CHLOÉ.

Il faudroit que ce fût un homme abominable.
Tes soupçons vont trop loin: qu'ai-je fait contre lui?
Et pourquoi voudra-t-il m'affliger aujourd'hui?
Peut-il être des cœurs assez noirs pour se plaire
A faire ainsi du mal pour le plaisir d'en faire?
Mais, toi-même, pourquoi soupçonner cette horreur?
Je te vois lui parler avec tant de douceur.

LISETTE.

Vraiment, pour mon projet, il ne faut pas qu'il sache

Le fond d'aversion qu'avec soin je lui cache :
Souvent il m'interroge, & du ton le plus doux
Je flatte les desseins qu'il a, je crois, sur vous :
Il imagine avoir toute ma confiance,
Il me croit sans ombrage & sans expérience,
Il en sera la dupe ; allez ne craignez rien :
Géronte amene Ariste, & j'en augure bien.
Les desseins de Cléon ne nuiront point aux nôtres,
J'ai vu ces gens si fins plus attrapés que d'autres ;
On l'emporte souvent sur la duplicité,
En allant son chemin avec simplicité.
Et....

FRONTIN, *derriere le Théatre.*

Lisette ?

LISETTE, *à Chloé.*

Rentrez ; c'est Frontin qui m'appelle.

SCENE II.

FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN, *sans voir Lisette.*

Parbleu je vais lui dire une belle nouvelle !
On est bien malheureux d'être né pour servir :
Travailler, ce n'est rien ; mais toujours obéir !

LISETTE.

Comment, ce n'est que vous ? Moi, je cherchois Ariste.

FRONTIN.

Tiens, Lisette, finis, ne me rends pas plus triste ;
J'ai déjà trop ici de sujets d'enrager,
Sans que ton air fâché vienne encor m'affliger ;
Il m'envoie à Paris, que dis-tu du message ?

LISETTE.

Rien,

FRONTIN.

Comment rien ? Un mot pour le moins.

LISETTE.

Bon voyage ;
Partez, ou demeurez, cela m'est fort égal.

FRONTIN

Comment as-tu le cœur de me traiter si mal ?
Je n'y puis plus tenir, ta gravité me tue ;
Il ne tiendra qu'à moi, si cela continue,
Oui..... de mourir.

LISETTE.

Mourez.

FRONTIN.

Pour t'avoir résisté
Sur celui qui tantôt s'est ici présenté.....
Pour n'avoir pas voulu dire ce que j'ignore....

LISETTE.

Vous le savez très-bien, je le repete encore :
Vous aimez les secrets ; moi, chacun a son goût,
Je ne veux point d'amant qui ne me dise tout.

FRONTIN.

Ah ! comment accorder mon honneur & Lisette ?
Si je te le disois ?

LISETTE.

Oh ! la paix seroit faite,
Et pour nous marier tu n'aurois qu'à vouloir.

FRONTIN.

Eh bien, l'homme qu'ici vous ne deviez pas voir,
Etoit un inconnu.... dont je ne sais pas l'âge....
Qui pour nous consulter sur certain mariage

D'une fille..... non veuve..... ou les deux : au surplus
Tout va bien.... M'entends-tu ?

LISETTE.

Moi ? non.

FRONTIN.

Ni moi non plus.
Si bien que pour cacher & l'homme & l'aventure.....

LISETTE.

As-tu dit ? A quoi bon te donner la torture ?
Va, mon pauvre Frontin, tu ne sais pas mentir ;
Et je t'en aime mieux : moi, pour te secourir
Et ménager l'honneur que tu mets à te taire,
Je dirai, si tu veux, qui c'étoit.

FRONTIN.

Qui ?

LISETTE.

Valere ;
Il ne faut pas rougir, ni tant me regarder.

FRONTIN.

Eh bien, si tu le sais, pourquoi le demander ?

LISETTE.

Comme je n'aime pas les demi-confidences,
Il faudra m'éclaircir de tout ce que tu penses
De l'apparition de Valere en ces lieux,
Et m'apprendre pourquoi cet air mystérieux ;
Mais je n'ai pas le temps d'en dire davantage :
Voici mon dernier mot, je défends ton voyage.
Tu m'aimes, obéis. Si tu pars, dès demain
Toute promesse est nulle, & j'épouse Pasquin.

FRONTIN.

Mais....

LISETTE.

Point de mais.... On vient. Va, fais croire à ton maître
Que tu pars : nous saurons te faire disparoître.

SCENE III.

GÉRONTE, ARISTE, CLÉON, LISETTE.

GÉRONTE.

Que fait donc ta maîtresse ? Où chercher maintenant ?
Je cours.... J'appelle....

LISETTE.

Elle est dans son appartement.

GÉRONTE.

Cela peut être, mais elle ne répond guere.

LISETTE.

Monsieur, elle a si mal passé la nuit derniere....

GÉRONTE.

Oh ! parbleu, tout ceci commence à m'ennuyer.
Je suis las des humeurs qu'il me faut essuyer.
Comment, on ne peut plus être un seul jour tranquille ?
Je vois bien qu'elle boude, & je connois son style.
Oh bien, moi, les boudeurs sont mon aversion,
Et je n'en veux jamais souffrir dans ma maison.
A mon exemple ici je prétends qu'on en use ;
Je tâche d'amuser, & je veux qu'on m'amuse.
Sans cesse de l'aigreur, des scenes, des refus,
Et des maux éternels auxquels je ne crois plus ;
Cela m'excede enfin. Je veux que tout le monde
Se porte bien chez moi, que personne n'y gronde ;
Et qu'avec moi chacun aime à se réjouir ;
Ceux qui s'y trouvent mal, ma foi, peuvent partir.

ARISTE.

Florise a de l'esprit : avec cet avantage
On a de la ressource, & je crois bien plus sage
Que vous la rameniez par raison, par douceur,
Que d'aller opposer la colere à l'humeur.
Ces nuages légers se dissipent d'eux-mêmes ;
D'ailleurs, je ne suis point pour les partis extrêmes :
Vous vous aimez tous deux.

GÉRONTE

Et qu'en pense Cléon ?

CLÉON.

Que vous n'avez pas tort, & qu'Ariste a raison.

GÉRONTE.

Mais encor, quel conseil....

CLÉON.

Que voulez-vous qu'on dise ?
Vous savez mieux que nous comment mener Florise.
S'il faut se déclarer pourtant de bonne foi,
Je voudrois, comme vous, être maître chez moi.
D'autre part se brouiller.... A propos de querelle,
Il faut que je vous parle. En causant avec elle,
Je crois avoir surpris un projet dangereux,
Et que je vous dirai pour le bien de tous deux.
Car vous voir bien ensemble est ce que je désire.

GÉRONTE.

Allons ; chemin faisant, vous pourrez me le dire.
Je vais la retrouver : venez-y, je verrai,
Quand vous m'aurez parlé, ce que je lui dirai.
Ariste, permetrez qu'un moment je vous quitte.
Je vais, avec Cléon, voir ce qu'elle médite,
Et la déterminer à vous bien recevoir,
Car de façon ou d'autre... Enfin nous allons voir.

SCENE IV.

ARISTE, LISETTE.

LISETTE.

Ah ! que votre retour nous étoit nécessaire,
Monsieur, vous seul pouvez rétablir cette affaire ;
Elle tourne au plus mal, &, si votre crédit
Ne détrompe Géronte, & ne nous garantit,
Cléon va perdre tout.

ARISTE.

Que veux-tu que je fasse ?
Géronte n'entend rien, ce que je vois me passe.
J'ai beau citer des faits, & lui parler raison,
Il ne croit rien, il est aveugle sur Cléon.
J'ai pourtant bon espoir dans une conjoncture
Qui le détromperoit, si la chose étoit sûre.
Il s'agit de soupçons, que je puis voir détruits :
Comme je crois le mal le plus tard que je puis,
Je n'ai rien dit encor ; mais aux yeux de Géronte
Je démasque le traître, & le couvre de honte,
Si je puis avérer le tour le plus sanglant
Dont je l'ai soupçonné, graces à son talent.

LISETTE.

Le soupçonner ! Comment ! C'est là que vous en êtes ?
Ma foi c'est trop d'honneur, Monsieur, que vous lui faites ;
Croyez d'avance, & tout.

ARISTE.

Il s'en est peu fallu
Que pour ce mariage on ne m'ait pas revu :
Sans toutes mes raisons, qui l'ont bien ramenée,

La mere de Valere étoit déterminée
A les remercier.

LISETTE.

Pourquoi ?

ARISTE.

C'est une horreur
Dont je veux dévoiler & confondre l'auteur,
Et tu m'y serviras.

LISETTE.

A propos de Valere,
Où croyez-vous qu'il soit ?

ARISTE.

Peut-être chez sa mere
Au moment où j'en parle : A toute heure on l'attend.

LISETTE.

Bon ! Il est ici.

ARISTE.

Lui ?

LISETTE.

Lui, le fait est constant.

ARISTE.

Mais quelle étourderie !

LISETTE.

Oh ! toutes ses mesures
Sembloient, pour le cacher, bien prises & bien sûres ;
Il n'a vu que Cléon, & l'oracle entendu,
Dans le bois près d'ici Valere s'est perdu,
Et je l'y crois encor : comptez que c'est lui-même,
Je le sais de Frontin.

ARISTE.

Quel embarras extrême !
Que faire ? l'aller voir, on sauroit tout ici :
Lui mander mes conseils est le meilleur parti ;
Donne-moi ce qu'il faut : hâte-toi, que j'écrive.

LISETTE.

J'y vais... J'entends, je crois, quelqu'un qui nous arrive.

SCENE V.

ARISTE *seul.*

Ce voyage insensé, d'accord avec Cléon,
Sur la lettre anonyme augmente mon soupçon ;
La noirceur masque en vain les poisons qu'elle verse ;
Tout se fait tôt ou tard, & la vérité perce :
Par eux-mêmes souvent les méchants sont trahis.

SCENE VI.

VALERE, ARISTE.

VALERE.

Ah ! les affreux chemins & le maudit pays !
(à Ariste.)
Mais, de grace. Monsieur, voulez-vous bien m'apprendre
Où je puis voir Géronte ?

ARISTE

Il seroit mieux d'attendre ;
En ce moment, Monsieur, il est fort occupé.

VALERE.

Et Florise. On viendroit, ou je suis bien trompé ;
L'étiquette du lieu seroit un peu légere,
Et quand un gendre arrive, on n'a point d'autre affaire.

ARISTE.

Quoi ! vous êtes....

VALERE.

Valere.

ARISTE.

Eh quoi ! surprendre ainsi ?
Votre mere vouloit vous présenter ici,
A ce qu'on m'a dit.

VALERE.

Bon, vieille cérémonie :
D'ailleurs, je sais très-bien que l'affaire est finie,
Ariste a décidé..... Cet Ariste, dit-on,
Est aujourd'hui chez moi maître de la maison;
On suit aveuglément tous les conseils qu'il donne :
Ma mere est, par malheur, fort crédule, trop bonne.

ARISTE.

Sur l'amitié d'Ariste, & sur sa bonne foi....

VALERE.

Oh ! cela....

ARISTE.

Doucement; cet Ariste, c'est moi.

VALERE.

Ah ! Monsieur....

ARISTE.

Ce n'est point sur ce qui me regarde,
Que je me plains des traits que votre cœur hasarde;
Ne me connoissant point, ne pouvant me juger,
Vous ne m'offensez pas; mais je dois m'affliger
Du ton dont vous parlez d'une mere estimable,
Qui vous croit de l'esprit, un caractere aimable,
Qui veut votre bonheur; voilà ses seuls défauts,
Si votre cœur au fond ressemble à vos propos.

VALERE.

Vous me faites ici les honneurs de ma mere,
Je ne sais pas pourquoi; son amitié m'est chere :
Le hasard vous a fait prendre mal mes discours,
Mais mon cœur la respecte, & l'aimera toujours.

ARISTE.

Valere, vous voilà, ce langage est le vôtre :
Oui, le bien vous est propre, & le mal est d'un autre.

VALERE

(*à part.*) (*haut.*)
Ah ! voici les sermons, l'ennui !... Mais, s'il vous plaît,
Ne ferions-nous pas bien d'aller voir où lon est ?
Il convient....

ARISTE.

Un moment : si l'amitié sincere
M'autorise à parler au nom de votre mere,
De grace, expliquez-moi ce voyage secret
Qu'aujourd'hui même ici vous avez déjà fait.

VALERE

Vous savez....

ARISTE.

Je le sais.

VALERE.

Ce n'est point un mystere
Bien merveilleux, j'avois à parler d'une affaire
Qui regarde Cléon, & m'intéresse fort;
J'ai voulu librement l'entretenir d'abord,
Sans être interrompu par la mere & la fille,
Et nous voir assiégés de toute une famille :
Comme il est mon ami....

ARISTE.

Lui ?

VALERE.

Mais assurément.

ARISTE.
Vous osez l'avouer ?

VALERE.
Ah ! très-parfaitement :
C'est un homme d'esprit, de bonne compagnie ;
Et je suis son ami de cœur, & pour la vie :
Oh ! ne l'est pas qui veut.

ARISTE.
Et si l'on vous montroit
Que vous le haïrez ?

VALERE.
On seroit bien adroit.

ARISTE.
Si l'on vous faisoit voir que ce bon air, ces graces,
Ce clinquant de l'esprit, ces trompeuses surfaces
Cachent un homme affreux qui veut vous égarer,
Et que l'on ne peut voir sans se déshonorer ?

VALERE.
C'est juger par des bruits de pédans, de commeres.

ARISTE.
Non, par la voix publique ; elle ne trompe gueres.
Géronte peut venir, & je n'ai pas le temps
De vous instruire ici de tous mes sentimens ;
Mais il faut sur Cléon que je vous entretienne,
Après quoi choisissez son commerce ou sa haine :
Je sens que je vous lasse, & je m'apperçois bien,
A vos distractions, que vous ne croyez rien ;
Mais, malgré vos mépris, votre bien seul m'occupe ;
Il seroit odieux que vous fussiez sa dupe.
L'unique grace encor qu'attend mon amitié,
C'est que vous n'alliez point paroître si lié
Avec lui : vous verrez, avec trop d'évidence,
Que je n'exigeois pas une vaine prudence.
Quant au ton dont il faut ici vous présenter,
Rien, je crois, là-dessus ne doit m'inquiéter ;
Vous avez de l'esprit, un heureux caractere,
De l'usage du monde ; & je crois que pour plaire,
Vous tiendrez plus de vous que des leçons d'autrui.
Géronte vient, allons.....

SCENE VII.

GÉRONTE, ARISTE, VALERE.

GÉRONTE, *d'un air fort empressé.*
Eh vraiment oui, c'est lui,
Bon jour, mon cher enfant.... Viens donc que je t'embrasse.
(*A Ariste.*)
Comme le voilà grand !.... Ma foi, cela nous chasse.

VALERE.
Monsieur, en vérité....

GÉRONTE.
Parbleu, je l'ai vu là,
(Je m'en souviens toujours) pas plus haut que cela :
C'étoit hier je crois..., Comme passe notre âge !
Mais te voilà vraiment un grave personnage.
(*A Ariste.*)
Vous voyez qu'avec lui j'en use sans façon ;
C'est tout comme autrefois, je n'ai pas d'autre ton.

VALERE.
Monsieur, c'est trop d'honneur....

GÉRONTE.

Oh ! non pas, je te prie.
N'apporte point ici l'air de cérémonie ;
Regarde-toi déjà comme de la maison.
(*A Ariste.*)
À propos, nous comptons qu'elle entendra raison.
Oh ! j'ai fait un beau bruit : c'est bien moi qu'on étonne.
La menace est plaisante ! ah ! je ne crains personne.
Je ne la croyois pas capable de cela ;
Mais je commence à voir que tout s'apaisera,
Et que ma fermeté remettra sa cervelle.
Vous pouvez maintenant vous présenter chez elle :
Dites bien que je veux terminer aujourd'hui ;
Je vais renouveler connoissance avec lui.
Allez, si l'on ne peut la résoudre à descendre,
J'irai dans un moment lui présenter son gendre.

SCENE VIII.

GÉRONTE, VALERE.

GÉRONTE.

EH bien, es-tu toujours vif, joyeux, amusant ?
Tu nous réjouissois.

VALERE.

Oh ! j'etois fort plaisant.

GÉRONTE.

Tu peux de cet air grave avec moi te défaire ;
Je t'aime comme un fils, & tu dois....

VALERE, *à part.*

Comment faire ?
Son amitié me touche.

GÉRONTE, *à part.*

Il paroît bien distrait.
Eh bien....

VALERE.

Assurément, Monsieur.... j'ai tout sujet
De chérir les bontés....

GÉRONTE.

Non, ce ton-là m'ennuie :
Je te l'ai déjà dit, point de cérémonie.

SCENE IX.

CLÉON, GÉRONTE, VALERE.

CLÉON, *de loin.*

NE suis-je pas de trop ?

GÉRONTE

Non, non, mon cher Cléon ;
Venez, & partagez ma satisfaction.

CLÉON.

Je ne pouvois trop-tôt renouer connoissance
Avec Monsieur.

VALERE.

J'avois la même impatience.

CLÉON, *bas à Valere.*

Comment va ?

VALERE, *bas à Cléon.*

Patience

GÉRONTE, *à Cléon.*

Il est complimenteur :
C'est un défaut.

CLÉON.

Sans doute, il ne faut que le cœur.

GÉRONTE.

J'avois grande raison de prédire à ta mere
Que tu serois bien fait, noblement sûr de plaire;
Je m'y connois, je sais beaucoup de bien de toi:
Des lettres de Paris, & des gens que je croi....

VALERE.

On reçoit donc ici quelquefois des nouvelles?
Les dernieres, Monsieur, les sait-on?

GÉRONTE.

Qui sont-elles?
Nous est-il arrivé quelque chose d'heureux?
Car, quoique loin de tout, enterré dans ces lieux,
Je suis toujours sensible aux biens de ma patrie.
Eh bien, voyons donc, qu'est-ce? Apprends-moi, je te prie...

VALERE, *d'un ton précipité.*

Julie a pris Damon, non qu'elle l'aime fort;
Mais il avoit Phriné, qu'elle hait à la mort.
Lisidor à la fin a quitté Doralise:
Elle est bien; mais, ma foi, d'une horrible bêtise:
Déjà depuis long-temps cela devoit finir,
Et le pauvre garçon n'y pouvoit plus tenir.

CLÉON, *bas à Valere.*

Très-bien; continuez.

VALERE.

J'oubliois de vous dire
Qu'on a fait des couplets sur Lucile & Delphire:
Lucile en est outrée & ne se montre plus;
Mais Delphire a mieux pris son parti là-dessus.
On la trouve par-tout s'affichant de plus belle,
Et se moquant de tout pourvu qu'on parle d'elle.
Lise a quitté le rouge, & l'on se dit tout bas
Qu'elle feroit bien mieux de quitter Licidas.
On prétend qu'il n'est pas compris dans la réforme,
Et qu'elle est seulement bégueule pour la forme.

GÉRONTE.

Quels diables de propos me tenez-vous donc-là?

VALERE.

Quoi! vous ne saviez pas un mot de tout cela?
On n'en dit rien ici? L'ignorance profonde!
Mais c'est, en vérité, n'être pas de ce monde.
Vous n'avez donc, Monsieur, aucune liaison?
Eh mais, où vivez-vous?

GÉRONTE

Parbleu! dans ma maison,
M'embarrassant fort peu des intrigues frivoles
D'un tas de freluquets, d'une troupe de folles,
Aux gens que je connois paisiblement borné:
Eh! que m'importe à moi, si Madame Phriné
Ou Madame Lucile affichent leurs folies?
Je ne m'occupe point de telles minuties,
Et laisse aux gens oisifs tous ces menus propos,
Ces puérilités, la pâture des sots.

CLÉON.

(*A Géronte.*) (*bas à Valere.*)
Vous avez bien raison. . . . Courage.

GÉRONTE

Cher Valere,
Nous avons, je le vois, la tête un peu légere,
Et je sens que Paris ne t'a pas mal gâté;
Mais nous te guérirons de la frivolité.
Ma niece est raisonnable, & ton amour pour elle
Va rendre à ton esprit sa forme naturelle.

VALERE.

C'est moi, sans me flatter, qui vous corrigerai
De n'être au fait de rien, & je vous conterai....

GÉRONTE.

Je t'en dispense.

VALERE.

On peut vous rendre un homme aimable,
Mettre votre maison sur un ton convenable,
Vous donner l'air du monde, au lieu des vieilles mœurs:
On ne vit qu'à Paris, & l'on végete ailleurs.

CLÉON.

(*bas à Valere.*) (*bas à Géronte.*)
Ferme..... Il est singulier!

GÉRONTE.

Mais c'est de la folie!
Il faut qu'il ait....

VALERE.

La Niece est elle encor jolie?

GÉRONTE.

Comment, encor? Je crois qu'il a perdu l'esprit.
Elle est dans son printemps, chaque jour l'embellit.

VALERE.

Elle étoit assez bien.

CLÉON, *bas à Géronte.*

L'éloge est assez mince.

VALERE.

Elle avoit de beaux yeux... pour des yeux de Province.

GÉRONTE.

Sais-tu que je commence à m'impatienter,
Et qu'avec nous ici c'est très-mal débuter?
Au lieu de témoigner l'ardeur de voir ma niece,
Et d'en parler du ton qu'inspire la tendresse....

VALERE

Vous voulez des fadeurs, de l'adoration?
Je ne me pique pas de belle passion.
Je l'aime.... sensément.

GÉRONTE.

Comment donc?

VALERE.

Comme on aime...
Sans que la tête tourne.... Elle en fera de même:
Je réserve au contrat toute ma liberté;
Nous vivrons bons amis, chacun de son côté.

CLÉON, *bas à Valere.*

A merveille! appuyez.

GÉRONTE.

Ce petit train de vie
Est tout à fait touchant, & donne grande envie.

VALERE.

Je veux d'abord....

GÉRONTE.

D'abord, il faut changer de ton.

CLÉON, *bas à Valere.*

Dites, pour l'achever, du mal de la maison.

GÉRONTE.

Or, écoute....

VALERE.

Attendez, il me vient une idée.

(*Il se promene au fond du Théâtre, regardant de côté & d'autre, sans écouter Géronte.*)

GÉRONTE, *à Cléon.*

Quelle tête! Oh! ma foi, la noce est retardée;
Je ferois à ma niece un fort joli présent!
Je lui veux un mari sensible, complaisant;

Et, s'il veut l'obtenir, car je sens que je l'aime,
Il faut, sur mes avis, qu'il change son systême.
Mais qu'examine-t-il ?

VALERE.

Pas mal.... Cette façon...

GÉRONTE.

Tu trouves bien, je crois, le goût de ma maison ;
Elle est belle, en bon air, enfin c'est mon ouvrage ;
Il faut bien embellir son petit hermitage :
J'ai de quoi te montrer pendant huit jours ici.
Mais quoi ?

VALERE

Je suis à vous.... en abattant ceci....

CLÉON, *à Géronte.*

Que parle-t-il d'abattre ?

VALERE

Oh rien.

GÉRONTE.

Mais je l'espere.
Sachons ce qui l'occupe : est-ce donc un mystere ?

VALERE.

Non, c'est que je prenois quelques dimensions
Pour des ajustemens, des augmentations.

GÉRONTE.

En voici bien d'un autre. Eh, dis-moi, je te prie,
Te prennent-ils souvent tes accès de folie ?

VALERE.

Parlons raison, mon oncle ; oubliez un moment
Que vous avez tout fait, & point d'aveuglement ;
Avouez, la maison est maussade, odieuse,
Je trouve tout ceci d'une vieillesse affreuse.
Vous voyez....

GÉRONTE.

Que tu n'as qu'un babil importun,
De l'esprit, si l'on veut, mais pas le sens commun.

VALERE.

Oui.... vous avez raison, il feroit inutile
D'ajuster, d'embellir....

GÉRONTE, *à Cléon.*

Il devient plus docile,
Il change de langage.

VALERE.

Écoutez, faisons mieux :
En me donnant Chloé, l'objet de tous mes vœux,
Vous lui donnez vos biens, la maison....

GÉRONTE.

C'est-à-dire,
Après ma mort.

VALERE.

Vraiment, c'est tout ce qu'on désire,
Mon cher oncle. Or, voici mon projet sur cela :
Un bien qu'on doit avoir, est comme un bien qu'on a.
La maison est à nous, on ne peut rien en faire.
Un jour je l'abattrois : donc il est nécessaire,
Pour jouir tout-à-l'heure, & pour en voir la fin,
Qu'aujourd'hui marié, je bâtisse demain.
J'aurai soin....

GÉRONTE.

De partir ; ce n'étoit pas la peine
De venir m'ennuyer.

CLÉON, *bas à Géronte.*

Sa folie est certaine.

GÉRONTE.

Et quant à vos beaux plans & vos dimensions,

Faites bâtir pour vous aux Petites-Maisons.

VALERE.

Parce que pour nos biens je prends quelques mesures,
Mon cher oncle se fâche & me dit des injures !

GÉRONTE.

Oui, va, je t'en réponds, ton cher oncle. Oh ! parbleu,
La peste emporteroit jusqu'au dernier neveu,
Je ne te prendrois pas pour rétablir l'espece.

VALERE, *à Cléon.*

Par malheur, j'ai du goût, l'air maussade me blesse,
Et Monsieur ne veut rien changer dans sa façon,
Sous prétexte qu'il est maître de la maison.
Il prétend....

GÉRONTE.

Je prétends n'avoir point d'autre maître.

CLÉON.

Sans doute.

VALERE, *à Cléon.*

Mais, Monsieur, je ne prétends pas l'être;
Faites-ici ma paix, je ferai ce qu'il faut.
Arrangez tout, je vais faire ma cour là-haut.

SCENE X.

GÉRONTE, CLÉON.

GÉRONTE.

A-t-on vu quelque part un fond d'impertinences
De cette force-là ?

CLÉON.

Si sur les apparences....

GÉRONTE.

Où diable preniez-vous qu'il avoit de l'esprit ?
C'est un original qui ne sait ce qu'il dit,
Un de ces merveilleux gâtés par des *Caillettes*,
Ni goût, ni jugement, un tissu de sornettes,
Et Monsieur celui-ci, Madame celle-là,
Des riens, des airs, du vent; en trois mots le voilà.
Ma foi, sauf votre avis....

CLÉON.

Je m'en rapporte au vôtre;
Vous vous y connoissez tout aussi-bien qu'un autre.
Prenez qu'on m'a surpris, & que je n'ai rien dit:
Après tout, je n'ai fait que rendre le récit
De gens qu'il voit beaucoup: moi, qui ne le vois guere
Qu'en passant, j'ignorois le fond du caractere.

GÉRONTE.

Sur la parole ainsi ne louons point les gens.
Avant que de louer j'examine long-temps;
Avant que de blâmer même cérémonie:
Aussi connois-je bien mon monde, & je défie,
Quand j'ai toisé mes gens, qu'on m'en impose en rien.
Autrefois j'ai tant vu, soit en mal, soit en bien,
De réputations contraires aux personnes,
Que je n'en admets plus, ni mauvaises, ni bonnes.
Il faut y voir soi-même; &, par exemple, vous,
Si je les en croyois, ne disent-ils pas tous
Que vous êtes méchant ! Ce langage m'assomme:
Je vous ai bien suivi, je vous trouve bon homme.

CLÉON.

Vous avez dit le mot, & la méchanceté
N'est qu'un nom odieux par les sots inventé:

C'est là, pour se venger, leur formule ordinaire,
Dès qu'on est au-dessus de leur petite sphere,
Que, de peur d'être absurde, on fronde leur avis,
Et qu'on ne rampe pas comme eux; fâchés, aigris,
Furieux contre vous, ne sachant que répondre,
Croyant qu'on les remarque & qu'on veut les confondre.
Un tel est très-méchant, vous disent-ils tout bas;
Et pourquoi? C'est qu'un tel a l'esprit qu'ils n'ont pas.

SCENE XI.

GÉRONTE, CLÉON, UN LAQUAIS.

GÉRONTE, *au Laquais.*

EH bien, qu'est-ce?

LE LAQUAIS.

Monsieur, ce sont vos lettres.

GÉRONTE.

Donne.

Cela suffit.

(*Le Laquais sort.*)

SCENE XII.

GÉRONTE, CLÉON.

GÉRONTE.

VOYONS.... Ah! celle-ci m'étonne....
Quelle est cette écriture? Oui-dà!... j'allois vraiment
Faire une belle affaire. Oh! je crois aisément
Tout ce qu'on dit de lui, la matiere est féconde;
Je vois qu'il est encor des amis dans le monde.

CLÉON.

Que vous mande-t-on? Qui?

GÉRONTE.

Je ne sais qui c'est.
Quelqu'un sans se nommer, sans aucun intérêt....
Mais je ne sais s'il faut vous montrer cette lettre:
On parle mal de vous.

CLÉON.

De moi? Daignez permettre....

GÉRONTE.

C'est peu de chose; mais....

CLÉON.

Voyons: je ne veux pas
Que sur mes procédés vous ayiez d'embarras,
Qu'il soit aucun soupçon, ni le moindre nuage.

GÉRONTE.

Ne craignez rien: sur vous je ne prends nul ombrage;
Vous pensez comme moi sur ce plat freluquet;
Tenez, vous allez voir l'éloge qu'on en fait.

CLÉON, *lit.*

J'apprends, Monsieur, que vous donnez votre niece à Valere: vous ignorez apparemment que c'est un libertin dont les affaires sont très-dérangées, & le courage fort suspect. Un ami de sa mere, dont on ne m'a pas dit le nom, s'est fait le médiateur de ce mariage, & vous sacrifie. Il m'est revenu aussi que Cléon est fort lié avec Valere; prenez garde que ses conseils ne vous embarquent dans une affaire qui ne peut que vous faire tort de toute façon.

GÉRONTE.

Eh bien, qu'en dites-vous?

CLÉON.

Je dis, & je le pense,
Que c'est quelque noirceur sous l'air de confidence.

Pourquoi cacher son nom?

(*Il déchire la lettre.*)

GÉRONTE.

Comment! vous déchirez?...

CLÉON.

Oui.... Qu'en voulez-vous faire?

GÉRONTE.

Et vous conjecturez

Que c'est quelqu'ennemi, qu'on en veut à Valere?

CLÉON.

Mais je n'assure rien dans toute cette affaire.
Me voilà suspect, moi, puisqu'on me dit lié....

GÉRONTE.

Je ne crois pas un mot d'une telle amitié.

CLÉON.

Le mieux sera d'agir selon votre système:
N'en croyez point autrui, jugez tout par vous-même.
Je veux croire qu'Ariste est honnête-homme; mais...
Votre écrivain peut être.... Enfin, sachez les faits,
Sans humeur, sans parler de l'avis qu'on vous donne;
Soit calomnie ou non, la lettre est toujours bonne.
Quant à vos suretés, rien encor n'est signé.
Voyez, examinez....

GÉRONTE.

Tout est examiné:

Je renverrai mon fat, & son affaire est faite.
Il vient.... Proposez-lui de hâter sa retraite;
Deux mots: je vous attends.

SCENE XIII.

CLÉON, VALERE, *d'un air rêveur.*

CLÉON, *fort vîte & à demi-voix.*

Vous êtes trop heureux!

Géronte vous déteste, il s'en va furieux:
Il m'attend: je ne puis vous parler davantage;
Mais ne craignez plus rien sur votre mariage.

SCENE XIV.

VALERE, *seul.*

JE ne sais où j'en suis, ni ce que je résous.
Ah! qu'un premier malheur a d'empire sur nous!
J'allois braver Chloé par mon étourderie:
La braver! j'aurois fait le malheur de ma vie.
Ses regards ont changé mon ame en un moment;
Je n'ai pu lui parler qu'avec saisissement.
Que j'étois pénétré! que je la trouve belle!
Que cet air de douceur & noble & naturelle
A bien renouvelé cet instinct enchanteur,
Ce sentiment si pur, le premier de mon cœur!
Ma conduite, à mes yeux, me pénetre de honte:
Pourrai-je réparer mes torts près de Géronte?
Il m'aimoit autrefois, j'espere mon pardon.
Mais comment avouer mon amour à Cléon?
Moi, sérieusement amoureux!.... Il n'importe;
Qu'il m'en plaisante ou non, ma tendresse l'emporte;
Je ne vois que Chloé: si j'avois pu prévoir....
Allons tout réparer; je suis au désespoir.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CHLOÉ, LISETTE.

LISETTE.

Eh quoi, Mademoiselle, encor cette tristesse!
Comptez sur moi, vous dis-je; allons point de foiblesse.

CHLOÉ.

Que les hommes sont faux, & qu'ils savent, hélas!
Trop bien persuader ce qu'ils ne sentent pas!
Je n'aurois jamais cru l'apprendre par Valere.
Il revient, il me voit, il sembloit vouloir plaire;
Son trouble lui prêtoit de nouveaux agrémens;
Ses yeux sembloient répondre à tous mes sentimens.
Le croiras-tu, Lisette? & qu'y puis-je comprendre?
Cet amant adoré, que je croyois si tendre,
Oui, Valere, oubliant ma tendresse & sa foi,
Valere me méprise!.... il parle mal de moi.

LISETTE.

Il en parle très-bien, je le sais, je vous jure.

CHLOÉ.

Je le tiens de mon oncle, & ma peine est trop sûre.
Tout est rompu, j'en suis dans un chagrin mortel.

LISETTE.

Ouais! tout ceci me passe & n'est pas naturel:
Valere vous adore, & fait cette équipée!
Je vois là du Cléon, ou je suis bien trompée.
Mais il faut par vous-même entendre votre amant:
Je vous ménagerai cet éclaircissement,
Sans que dans mon projet Florise nous dérange:
Ma foi je lui prépare un tour assez étrange,
Qui l'occupera trop pour avoir l'œil sur vous:
Le moment est heureux; tous les noms les plus doux
Ne reviennent-ils pas? *C'est ma chere Lisette,*
Mon enfant!.... On m'écoute, on me trouve parfaite:
Tantôt on ne pouvoit me souffrir; à présent,
Vu que, pour terminer, Géronte est moins pressant,
Elle est d'une gaieté, d'une folie extrême:
Moi, je vais profiter de l'instant où l'on m'aime.
Dès qu'à tous ces propos Cléon aura mis fin,
Il est *délicieux*, *incroyable*, *divin*,
Cent autres petits mots qu'elle redit sans cesse;
Ces noms dureront peu, comptez sur ma promesse.
Géronte le demande: on le dit en fureur;
Mais je compte guérir le frere par la sœur.

CHLOÉ.

Eh! que fait Valere?

LISETTE.

Ah! j'oubliois de vous dire
Qu'il est à sa toilette, & cela doit détruire
Vos soupçons mal fondés; car vous concevez bien,
Que, s'il va se parer, ce soin n'est pas pour rien.
Ariste est avec lui, j'en tire bon augure.
Pour Valere & Cléon, quoique je sois bien sûre
Qu'ils se connoissent fort, ils s'évitent tous deux.
Seroit-ce intelligence, ou brouillerie entr'eux?
Je le démêlerai, quoiqu'il soit difficile.....
Votre mere descend: allez, soyez tranquille.

SCENE II.

LISETTE, *seule.*

MOI, tout ceci me donne une peine, un tourment....
N'importe, si mes soins tournent heureusement.
Mais que prétend Ariste, & pour quelle aventure
Veut-il que je lui fasse avoir de l'écriture
De Frontin ? Comment faire ? Et puis d'ailleurs, Frontin,
Au plus signe son nom, il n'est pas écrivain.

SCENE III.

FLORISE, LISETTE.

FLORISE.

EH bien, Lisette ?

LISETTE.

Eh bien, Madame ?

FLORISE.

Es-tu contente ?

LISETTE.

Mais, Madame, pas trop; ce couvent m'épouvante.

FLORISE.

Pour y suivre Chloé je destine Marton,
Tu resteras ici. Je parlois de Cléon;
Dis-moi, n'en es-tu pas extrêmement contente;
Ai-je tort de défendre un esprit qui m'enchante ?
J'ai bien vu tout-à-l'heure, & ton goût me plaisoit,
Que tu t'amusois fort de tout ce qu'il disoit :
Conviens qu'il est charmant, & laisse, je te prie,
Tous les petits discours que fait tenir l'envie.

LISETTE.

Moi, Madame ! Eh mon Dieu ! je n'aimerois rien tant
Que d'en croire du bien ; vous pensez sensément,
Et, si vous persistez à le juger de même,
Si vous l'aimez toujours, il faut bien que je l'aime.

FLORISE.

Ah ! tu l'aimeras donc ; je te jure aujourd'hui
Que de tout l'Univers je n'estime que lui.
Cléon a tous les tons, tous les esprits ensemble,
Il est toujours nouveau ; tout le reste me semble
D'une misere affreuse, ennuyeux à mourir,
Et je rougis des gens qu'on me voyoit souffrir.

LISETTE.

Vous avez bien raison ; quand on a l'avantage
D'avoir mieux rencontré, le parti le plus sage
Est de s'y tenir ; mais....

FLORISE.

Quoi ?

LISETTE.

Rien.

FLORISE.

Je veux savoir....

LISETTE.

Non.

FLORISE.

Je l'exige.

LISETTE.

Eh bien.... j'ai cru m'appercevoir
Qu'il n'avoit pas pour vous tout le goût qu'il vous marque ;
Il me parle souvent, & souvent je remarque

Qu'il a, quand je vous loue, un air embarrassé ;
Et sur certains discours si je l'avois poussé....

FLORISE.

Chimere !.... Il faut pourtant éclaircir ce nuage :
Il est vrai que Chloé me donne quelque ombrage,
Et que c'est à dessein de l'éloigner de lui
Qu'à la mettre au couvent je m'apprête aujourd'hui.
Toi, fais causer Cléon, & que je puisse apprendre....

LISETTE.

Je voudrois qu'en secret vous vinssiez nous entendre ;
Vous ne m'en croiriez pas.

FLORISE.

Quelle folie !

LISETTE.

Oh ! non.
Il faut s'aider de tout dans un juste soupçon ;
Si ce n'est pas pour vous, que ce soit pour moi-même.
J'ai l'esprit défiant ; vous voulez que je l'aime,
Et je ne puis l'aimer comme je le prétends,
Que quand nous aurons fait l'épreuve où je l'attends.

FLORISE.

Mais comment ferions-nous ?

LISETTE.

Ah ! rien n'est plus facile ;
C'est avec moi tantôt que vous verrez son style ;
Faux ou vrai, bien ou mal, il s'expliquera-là ;
Vous avez vu souvent qu'au moment où l'on va
Se promener ensemble au bois, à la prairie,
Cléon ne part jamais avec la compagnie ;
Il reste à me parler, à me questionner,
Et de ce cabinet vous pourriez vous donner
Le plaisir de l'entendre appuyer ou détruire....

FLORISE.

Tout ce que tu voudras ; je ne veux que m'instruire
Si Cléon pour ma fille a le goût que je croi ;
Mais je ne puis penser qu'il parle mal de moi.

LISETTE.

Eh bien, c'est de ma part une galanterie ;
L'éloge des absents se fait sans flatterie :
Il faudra que sur vous, dans tout cet entretien,
Je dise un peu de mal dont je ne pense rien,
Pour lui faire un beau jeu.

FLORISE.

Je te le passe encore.

LISETTE.

S'il trompe mon attente, oh ! ma foi, je l'adore.

FLORISE, *voyant venir Ariste & Valere.*

Encor Monsieur Ariste avec son protégé ?
Je voudrois bien tous deux qu'ils prissent leur congé ;
Mais ils ne sentent rien : laissons-les.

SCENE IV.

ARISTE, VALERE.

VALERE.

On m'évite,
O Ciel ! je suis perdu.

ARISTE.

Réglez votre conduite
Sur ce que je vous dis, & fiez-vous à moi
Du soin de mettre fin au trouble où je vous voi.

Soyez-en sûr ; j'ai fait demander à Géronte
Un moment d'entretien, & c'est sur quoi je compte :
Je vais de l'amitié joindre l'autorité
Au ton de la franchise & de la vérité.
Et nous éclaircirons ce qui nous embarrasse.

VALERE.

Mais il a par malheur fort peu d'esprit.

ARISTE.

De grace,
Le connoissez-vous ?

VALERE.

Non ; mais je vois ce qu'il est :
D'ailleurs, ne juge-t-on que ceux que l'on connoît ?
La conversation deviendroit fort stérile :
J'en sais assez pour voir que c'est un imbécille.

ARISTE.

Vous retombez encore, après m'avoir promis
D'éloigner de votre air & de tous vos avis
Cette méchanceté qui vous est étrangere.
Et pourquoi s'opposer à son bon caractere ?
Tenez, devant vos gens je n'ai pu librement
Vous parler de Cléon ; il faut absolument
Rompre....

VALERE.

Que je me donne un pareil ridicule !
Rompre avec un ami !

ARISTE.

Que vous êtes crédule !
On entre dans le monde, on en est enivré,
Au plus frivole accueil on se croit adoré ;
On prend pour des amis de simples connoissances :
Eh ! que de repentirs suivent ces imprudences !
Il faut pour votre honneur que vous y renonciez :
On vous juge d'abord par ceux que vous voyez ;
Ce préjugé s'étend sur votre vie entiere,
Et c'est des premiers pas que dépend la carriere.
Débuter par ne voir qu'un homme diffamé !

VALERE.

Je vous réponds, Monsieur, qu'il est très-estimé ;
Il a les ennemis que nous fait le mérite :
D'ailleurs, on le consulte, on l'écoute, on le cite ;
Aux Spectacles sur-tout, il faut voir le crédit
De ses décisions, le poids de ce qu'il dit :
Il faut l'entendre après une Piece nouvelle ;
Il regne, on l'environne, il prononce sur elle ;
Et son autorité, malgré les protecteurs,
Pulvérise l'ouvrage & les admirateurs.

ARISTE.

Mais, vous le condamnez en croyant le défendre :
Est-ce bien là l'emploi qu'un bon esprit doit prendre ?
L'Orateur des foyers & des mauvais propos !
~~Quels titres sont les siens ? l'insolence~~ & des mots.
Les applaudissemens, le respect idolâtre
D'un essaim d'étourdis, chenilles du Théâtre,
Et qui, venant toujours grossir le tribunal
Du bavard insolent qui dit le plus de mal,
Vont semer, d'après lui, l'ignoble parodie
Sur les fruits du talent, & les dons du génie.
Cette audace d'ailleurs, cette présomption
Qui prétend tout ranger à sa décision,
Est d'un fat ignorant la marque la plus sûre ;
L'homme éclairé suspend l'éloge & la censure :
Il sait que sur les arts, les esprits & les goûts,
Le jugement d'un seul n'est point la loi de tous ;

Qu'attendre est pour juger la regle la meilleure,
Et que l'arrêt public est le seul qui demeure.

VALERE.

Il est vrai ; mais enfin Cléon est respecté,
Et je vois les rigueurs toujours de son côté.

ARISTE.

De si honteux succès ont-ils de quoi vous plaire ?
Du rôle de plaisant connoissez la misere :
J'ai rencontré souvent de ces gens à bons mots,
De ces hommes charmans, qui n'étoient que des sots ;
Malgré tous les efforts de leur petite envie,
Une froide épigramme, une bouffonnerie,
A ce qui vaut mieux qu'eux n'ôtera jamais rien,
Et, malgré les plaisants, le bien est toujours bien.
J'ai vu d'autres méchans d'un grave caractere,
Gens laconiques, froids, à qui rien ne peut plaire :
Examinez-les bien, un ton sententieux
Cache leur nullité sous un air dédaigneux ;
Cléon souvent aussi prend cet air d'importance,
Il veut être méchant jusques dans son silence ;
Mais qu'il se taise ou non, tous les esprits bien faits
Sauront le mépriser jusques dans ses succès.

VALERE.

Lui refuseriez-vous l'esprit ? J'ai peine à croire....

ARISTE.

Mais à l'esprit méchant je ne vois point de gloire ;
Si vous saviez combien cet esprit est aisé,
Combien il en faut peu, comme il est méprisé !
Le plus stupide obtient la même réussite :
Eh ! pourquoi tant de gens ont-ils ce plat mérite ?
Stérilité de l'ame, & de ce naturel
Agréable, amusant, sans bassesse & sans fiel :
On dit l'esprit commun ! par son succès bizarre,
La méchanceté prouve à quel point il est rare :
Ami du bien, de l'ordre & de l'humanité,
Le véritable esprit marche avec la bonté.
Cléon n'offre à nos yeux qu'une fausse lumiere :
La réputation des mœurs est la premiere ;
Sans elle, croyez-moi, tout succès est trompeur :
Mon estime toujours commence par le cœur ;
Sans lui l'esprit n'est rien, &, malgré vos maximes,
Il produit seulement des erreurs & des crimes.
Fait pour être chéri, ne serez-vous cité
Que pour le complaisant d'un homme détesté ?

VALERE.

Je vois tout le contraire : on le recherche, on l'aime.
Je voudrois que chacun me détestât de même :
On se l'arrache au moins : je l'ai vu quelquefois
A des soupers divins retenu pour un mois :
Quand il est à Paris, il ne peut y suffire ;
Mais direz-vous qu'on hait un homme qu'on désire ?

ARISTE.

Que dans ses procédés l'homme est inconséquent !
On recherche un esprit dont on hait le talent :
On applaudit aux traits du méchant qu'on abhorre,
Et loin de le proscrire, on l'encourage encore ;
Mais convenez aussi qu'avec ce mauvais ton,
Tous ces gens, dont il est l'oracle ou le bouffon,
Craignent pour eux le sort des absents qu'il leur livre,
Et que tous avec lui seroient fâchés de vivre :
On le voit une fois, il peut être applaudi ;
Mais quelqu'un voudroit-il en faire son ami ?

VALERE.

On le craint, c'est beaucoup.

ARISTE.

Mérite pitoyable !
Pour les esprits sensés est-il donc redoutable ?
C'est ordinairement à de foibles rivaux
Qu'il adresse les traits de ses mauvais propos.
Quel honneur trouvez-vous à poursuivre, à confondre,
A désoler quelqu'un qui ne peut vous répondre ?
Ce triomphe honteux de la méchanceté
Réunit la bassesse & l'inhumanité :
Quand sur l'esprit d'un autre on a quelqu'avantage,
N'est-il pas plus flatteur d'en mériter l'hommage ?
De voiler, d'enhardir la foiblesse d'autrui,
Et d'en être à la fois & l'amour & l'appui ?

VALERE.

Qu'elle soit un peu plus, un peu moins vertueuse,
Vous m'avouerez du moins que sa vie est heureuse.
On épuise bientôt une société :
On sait tout votre esprit ; vous n'êtes plus fêté
Quand vous n'êtes plus neuf : il faut une autre scene
Et d'autres spectateurs ; il passe, il se promene
Dans les cercles divers, sans gêne, sans lien ;
Il a la fleur de tout, n'est esclave de rien....

ARISTE.

Vous le croyez heureux ? Quelle ame méprisable !
Si c'est là son bonheur, c'est être misérable.
Etranger au milieu de la société,
Et par-tout fugitif, & par-tout rejetté :
Vous connoîtrez bientôt, par votre expérience,
Que le bonheur du cœur est dans la confiance :
Un commerce de suite avec les mêmes gens,
L'union des plaisirs, des goûts, des sentimens,
Une société peu nombreuse & qui s'aime,
Où vous pensez tout haut, où vous êtes vous-même,
Sans lendemain, sans crainte & sans malignité,
Dans le sein de la paix & de la sûreté ;
Voila le seul bonheur honorable & paisible
D'un esprit raisonnable, & d'un cœur né sensible.
Sans amis, sans repos, suspect & dangereux,
L'homme frivole & vague est déjà malheureux :
Mais jugez avec moi combien l'est davantage
Un méchant affiché, dont on craint le passage,
Qui, traînant avec lui les rapports, les horreurs,
L'esprit de fausseté, l'art affreux des noirceurs,
Abhorré, méprisé, couvert d'ignominie,
Chez les honnêtes gens demeure sans patrie.
Voilà le vrai proscrit, & vous le connoissez.

VALERE.

Je ne le verrois plus, si ce que vous pensez
Alloit m'être prouvé ; mais on outre les choses,
C'est donner à des riens les plus horribles causes.
Quant à la probité, nul ne peut l'accuser :
Ce qu'il dit, ce qu'il fait, n'est que pour s'amuser.

ARISTE.

S'amuser, direz-vous ? quelle erreur est la vôtre !
Quoi ! vendre tour-à-tour, immoler l'une à l'autre
Chaque société, diviser les esprits,
Aigrir des gens brouillés, ou brouiller des amis,
Calomnier, flétrir des femmes estimables,
Faire du mal d'autrui ses plaisirs détestables :
Ce germe d'infamie & de perversité
Est-il dans la même ame avec la probité ?
Et, parmi vos amis, vous souffrez qu'on le nomme ?

VALERE.

Je ne le connois plus, s'il n'est point honnête-homme.

Lh

Mais il me reste un doute : avec trop de bonté,
Je crains de me piquer de singularité :
Sans condamner l'avis de Cléon, ni le vôtre,
J'ai l'esprit de mon siecle, & je suis comme un autre :
Tout le monde est méchant ; & je serois par-tout
Ou dupe, ou ridicule, avec un autre goût.

ARISTE.

Tout le monde est méchant, oui, ces cœurs haïssables,
Ce peuple d'hommes faux, de femmes, d'agréables,
Sans principes, sans mœurs ; esprits bas & jaloux,
Qui se rendent justice en se méprisant tous.
En vain ce peuple affreux, sans frein & sans scrupule,
De la bonté du cœur veut faire un ridicule :
Pour chasser ce nuage & voir avec clarté
Que l'homme n'est point fait pour la méchanceté,
Consultez, écoutez, pour juges, pour oracles,
Les hommes rassemblés ; voyez à nos spectacles,
Quand on peint quelque trait de candeur, de bonté,
Où brille en tout son jour la tendre humanité,
Tous les cœurs sont remplis d'une volupté pure,
Et c'est là qu'on entend le cri de la nature.

VALERE.

Vous me persuadez.

ARISTE.

Vous ne réussirez
Qu'en suivant ces conseils : soyez bon, vous plairez ;
Si la raison ici vous a plu dans ma bouche,
Je le dois à mon cœur que votre intérêt touche.

VALERE.

Géronte vient, calmez son esprit irrité,
Et comptez pour toujours sur ma docilité.

SCENE V.

GÉRONTE, ARISTE, VALERE.

GÉRONTE.

Le voilà bien paré ! Ma foi, c'est grand dommage
Que vous ayiez ici perdu votre étalage.

VALERE.

Cessez de m'accabler, Monsieur, &, par pitié,
Songez qu'avant ce jour j'avois votre amitié ;
Par l'erreur d'un moment ne jugez point ma vie ;
Je n'ai qu'une espérance ; ah ! m'est-elle ravie ?
Sans l'aimable Chloé je ne puis être heureux :
Voulez-vous mon malheur ?

GÉRONTE.

Elle a d'assez beaux yeux...
Pour des yeux de Province.

VALERE.

Ah ! laissez là, de grace,
Des torts que pour toujours mon repentir efface.
Laissez un souvenir....

GÉRONTE.

Vous-même, laissez-nous ;
Monsieur veut me parler. Au reste, arrangez-vous
Tout comme vous voudrez : vous n'aurez point ma niece.

VALERE

Quand j'abjure à jamais ce qu'un moment d'ivresse....

GÉRONTE.

Oh ! pour rompre, vraiment, j'ai bien d'autres raisons.

VALERE

Quoi donc ?

GÉRONTE.

Je ne dis rien : mais, sans tant de façons,
Laissez-nous, je vous prie, ou bien je me retire.

VALERE.

Non, Monsieur, j'obéis.... A peine je respire....
Ariste, vous savez mes vœux & mes chagrins,
Décidez de mes jours ; leur sort est dans vos mains.

SCENE VI.

GÉRONTE, ARISTE.

ARISTE.

Vous le traitez bien mal ; je ne vois pas quel crime....

GÉRONTE.

A la bonne heure : il peut obtenir votre estime ;
Vous avez vos raisons apparemment, & moi
J'ai les miennes aussi, chacun juge pour soi.
Je crois pour votre honneur, que du petit Valere
Vous pouviez ignorer le mauvais caractere.

ARISTE.

Ce ton-là m'est nouveau : jamais votre amitié
Avec moi jusqu'ici ne l'avoit employé.

GÉRONTE.

Que diable voulez-vous ; quelqu'un qui me conseille
De m'empêtrer ici d'une espece pareille,
M'aime-t-il ? Vous voulez que je trouve parfait
Un petit suffisant qui n'a que du caquet ;
D'ailleurs mauvais esprit, qui décide, qui fronde,
Parle bien de lui-même, & mal de tout le monde ?

ARISTE.

Il est jeune : il peut être indiscret, vain, léger ;
Mais, quand le cœur est bon, tout peut se corriger.
S'il vous a révolté par une extravagance,
Quoique sur cet article il s'obstine au silence,
Vous devez moins, je crois, vous en prendre à son cœur
Qu'à de mauvais conseils, dont on saura l'auteur.
Sur la méchanceté vous lui rendrez justice :
Valere a trop d'esprit pour ne pas fuir ce vice ;
Il peut en avoir eu l'apparence & le ton,
Par vanité, par air, par indiscrétion ;
Mais de ce caractere il a vu la bassesse :
Comptez qu'il est bien né, qu'il pense avec noblesse.....

GÉRONTE.

Il fait donc l'hypocrite avec vous : en effet,
Il lui manquoit ce vice, & le voilà parfait.
Ne me contraignez pas d'en dire davantage ;
Ce que je sais de lui....

ARISTE.

Cléon.

GÉRONTE.

Encor ? J'enrage :
Vous avez la fureur de mal penser d'autrui :
Qu'a-t-il affaire-là ? Vous parlez mal de lui,
Tandis qu'il vous estime, & qu'il vous justifie.

ARISTE.

Moi, me justifier ! Eh ! de quoi, je vous prie ?

GÉRONTE.

Enfin....

ARISTE.

Expliquez-vous, ou je romps pour jamais.
Vous ne m'estimez plus, si des soupçons secrets....

GÉRONTE.

Tenez, voilà Cléon, il pourra vous apprendre,
S'il veut, des procédés que je ne puis comprendre;
C'est de mon amitié faire bien peu de cas...
Je sors.... car je dirois ce que je ne veux pas.

SCENE VII.

CLÉON, ARISTE.

ARISTE.

M'APRENDREZ-VOUS, Monsieur, quelle odieuse histoire
Me brouille avec Géronte, & quelle ame assez noire?

CLÉON.

Vous n'êtes pas brouillés; amis de tous les temps,
Vous êtes au-dessus de tous les différents.
Vous verrez simplement que c'est quelque nuage;
Cela finit toujours par s'aimer davantage.
Géronte a sur le cœur nos persécutions,
Sur un parti qu'en vain vous & moi conseillons:
Moi, j'aime fort Valere, & je vois avec peine
Qu'il se soit annoncé par donner une scène:
Mais, soit dit entre nous, peut-on compter sur lui?
A bien examiner ce qu'il fait aujourd'hui,
On imagineroit qu'il détruit notre ouvrage,
Qu'il agit sourdement contre son mariage.
Il veut, il ne veut plus: fait-il ce qu'il lui faut?
Il est près de Chloé, qu'il refusoit tantôt.

ARISTE.

Tout seroit expliqué si l'on cessoit de nuire,
Si la méchanceté ne cherchoit à détruire....

CLÉON.

Oh bon, quelle folie! Êtes-vous de ces gens
Soupçonneux, ombrageux? croyez-vous aux méchants?
Et réalisez-vous cet être imaginaire,
Ce petit préjugé qui ne va qu'au vulgaire?
Pour moi, je n'y crois pas; soit dit sans intérêt,
Tout le monde est méchant, & personne ne l'est.
On reçoit & l'on rend, on est à-peu-près quitte.
Parlez-vous des propos? Comme il n'est ni mérite,
Ni goût, ni jugement qui ne soit contredit,
Que rien n'est vrai sur rien, qu'importe ce qu'on dit?
Tel sera mon héros, & tel sera le vôtre;
L'aigle d'une maison n'est qu'un sot dans une autre.
Je dis ici qu'Eraste est un mauvais plaisant,
Eh bien! on dit ailleurs qu'Eraste est amusant:
Si vous parlez des faits & des tracasseries,
Je n'y vois dans le fond que des plaisanteries;
Et, si vous attachez du crime à tout cela,
Beaucoup d'honnêtes gens sont de ces fripons-là;
L'agrément couvre tout, il rend tout légitime.
Aujourd'hui dans le monde on ne connoît qu'un crime,
C'est l'ennui: pour le fuir tous les moyens sont bons:
Il gagneroit bientôt les meilleures maisons,
Si l'on s'aimoit si fort: l'amusement circule
Par les préventions, les torts, le ridicule:
Au reste, chacun parle & fait comme il l'entend;
Tout est mal, tout est bien, tout le monde est content.

ARISTE.

On n'a rien à répondre à de telles maximes:
Tout est indifférent pour les ames sublimes.
Le plaisir, dites-vous, y gagne: en vérité,
Je n'ai vu que l'ennui chez la méchanceté,

Ce jargon éternel de la froide ironie,
D'air de dénigrement, l'aigreur, la jalousie;
Ce ton mystérieux, ces petits mots sans fin,
Toujours avec un air qui voudroit être fin.
Ces indiscrétions, ces rapports infideles,
Ces basses faussetés, ces trahisons cruelles:
Tout cela n'est-il pas, à le bien définir,
L'image de la haine & la mort du plaisir?
Aussi ne voit-on plus où sont ces caracteres,
L'aisance, la franchise, & les plaisirs sinceres.
On est en garde; on doute enfin si l'on tira;
L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a:
De la joie & du cœur on perd l'heureux langage,
Pour l'absurde talent d'un triste *persiflage*.
Faut-il donc s'ennuyer pour être du bon air?
Mais, sans perdre en discours un temps qui nous est cher,
Venons au fait, Monsieur, connoissez ma droiture;
Si vous êtes ici, comme on le conjecture,
L'ami de la maison, si vous voulez le bien,
Allons trouver Géronte, & qu'il ne cache rien;
Sa défiance ici tous deux nous déshonore.
Je lui révélerai des choses qu'il ignore,
Vous serez notre Juge: allons, secondez-moi,
Et soyons tous trois sûrs de notre bonne-foi.

CLÉON.

Une explication! en faut-il quand on s'aime?
Ma foi, laissez tomber tout cela de soi-même.
Me mêler là-dedans?...... ce n'est pas mon avis:
Souvent un tiers se brouille avec les deux partis,
Et je crains..... Vous sortez? mais vous me faites rire;
De grace, expliquez-moi.....

ARISTE.

Je n'ai rien à vous dire.

SCENE VIII.

LISETTE, ARISTE, CLÉON.

LISETTE.

Messieurs, on vous attend dans le bois.

ARISTE, *bas à Lisette en sortant.*

Songe au moins....

LISETTE, *bas à Ariste.*

Silence.

SCENE IX.

CLÉON, LISETTE.

CLÉON.

Heureusement nous voilà sans témoins:
Acheve de m'instruire, & ne fais aucun doute....

LISETTE.

Laissez-moi voir d'abord si personne n'écoute,
Par hasard à la porte ou dans le cabinet.
Quelqu'un des gens pourroit entendre mon secret.

CLÉON *seul.*

La petite Chloé, comme me dit Lisette,
Pourroit vouloir de moi! L'aventure est parfaite.
Feignons; c'est à Valere assurer son refus,
Et tourmenter Florise est un plaisir de plus.

LISETTE, *à part en revenant.*

Tout va bien.

CLÉON.

Tu me vois dans la plus douce ivresse ;
Je l'aimois, sans oser lui dire ma tendresse ;
Sonde encor ses désirs ; s'ils répondent aux miens,
Dis-lui que dès long-temps j'ai prévenu les siens.

LISETTE.

Je crains pourtant toujours....

CLÉON.

Quoi ?

LISETTE.

Ce goût pour Madame.

CLÉON.

Si tu n'as pour raison que cette belle flamme.....
Je te l'ai déjà dit, non, je ne l'aime pas.

LISETTE.

Ma foi ni moi non plus. Je suis dans l'embarras ;
Je veux sortir d'ici, je ne saurois m'y plaire :
Ce n'est pas pour Monsieur, j'aime son caractere ;
Il est assez bon maître, & le même en tout temps.
Bon homme....

CLÉON.

Oui, les bavards sont toujours bonnes gens.

LISETTE.

Pour Madame!.... Oh ! d'honneur.... Mais je crains ma franchise.
Si vous redeveniez amoureux de Florise....
Car vous l'avez été surement, & je croi....

CLÉON.

Moi, Lisette, amoureux ? tu te moques de moi,
Je ne me le suis cru qu'une fois en ma vie.
J'eus Araminte un mois, elle étoit très-jolie ;
Mais coquette à l'excès, cela m'ennuyoit fort :
Elle mourut, je fus enchanté de sa mort.
Il faut, pour m'attacher, une ame simple & pure
Comme Chloé, qui sort des mains de la nature,
Faite pour allier les vertus aux plaisirs,
Et mériter l'estime en donnant des désirs.
Mais Madame Florise !....

LISETTE.

Elle est insupportable ;
Rien n'est bien ; autrefois je la croyois aimable,
Je ne la trouvois pas difficile à servir :
Aujourd'hui, franchement, on n'y peut plus tenir,
Et pour rester ici, j'y suis trop malheureuse.
Comment la trouvez-vous ?

CLÉON.

Ridicule, odieuse....
L'air commun, qu'elle crois avoir noble pourtant,
Ne pouvant se guérir de se croire un enfant ;
Tant de prétentions, tant de petites graces
Que je mets, vu leur date, au nombre des grimaces ;
Tout cela dans le fond m'ennuie horriblement.
Une femme qui fuit le monde en enrageant,
Parce qu'on n'en veut plus, & se croit philosophe ;
Qui veut être méchante, & n'en a pas l'étoffe,
Courant après l'esprit, ou plutôt se parant
De l'esprit répété qu'elle attrape en courant ;
Jouant le sentiment : il faudroit, pour lui plaire,
Tout les menus propos de la vieille Cythere,
Ou sans cesse essuyer des scenes de dépit,
Des fureurs sans amour, de l'humeur sans esprit,
Un amour-propre affreux, quoique rien ne soutienne.

LISETTE.

Au fond, je ne vois pas ce qui la rend si vaine.

CLÉON.

Quoiqu'elle garde encor des airs sur la vertu,
De grands mots sur le cœur, qui n'a-t-elle pas eu ?
Elle a perdu les noms, elle a peu de mémoire :
Mais tout Paris pourroit en retrouver l'histoire,
Et je n'aspire point à l'honneur singulier
D'être le successeur de l'univers entier.

LISETTE *allant vers le cabinet.*

Paix, j'entends là-dedans... Je crains quelqu'aventure.

CLÉON *seul.*

Lisette est difficile, oh ! la voilà bien sûre
Que je n'ai point l'amour qu'elle me soupçonnoit ;
Et si comme elle aussi Chloé l'imaginoit,
Elle ne craindra plus...

LISETTE, *à part en revenant.*

Elle est ma foi partie,
De rage apparemment, ou bien par modestie.

CLÉON.

Eh bien ?

LISETTE.

On me cherchoit. Mais vous n'y pensez pas,
Monsieur, souvenez-vous qu'on vous attend là-bas.
Gardons bien le secret, vous sentez l'importance...

CLÉON.

Compte sur les effets de ma reconnoissance,
Si tu peux réussir à faire mon bonheur.

LISETTE.

Je ne demande rien, j'oblige pour l'honneur.
(*à part en sortant.*)
Ma foi, nous le tenons.

CLÉON *seul.*

Pour couronner l'affaire,
Achevons de brouiller & de noyer Valere.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, FRONTIN.

LISETTE.

ENTRE donc..... ne crains rien, te dis-je ; ils n'y sont pas.
Eh bien, de ta prison tu dois être fort las ?

FRONTIN.

Moi ! non. Qu'on veuille ainsi me faire bonne chere,
Et que j'aie en tout temps Lisette pour geoliere,
Je serai prisonnier, ma foi, tant qu'on voudra.
Mais si mon maître enfin...

LISETTE.

Supprime ce nom-là ;
Tu n'es plus à Cléon, je te donne à Valere.
Chloé doit l'épouser, & voilà ton affaire ;
Grace à la noce, ici tu restes attaché ;
Et nous nous marierons par-dessus le marché.

FRONTIN.

L'affaire de la noce est donc raccommodée ?

LISETTE.

Pas tout-à-fait encor, mais j'en ai bonne idée;
Je ne sais quoi me dit qu'en dépit de Cléon,
Nous ne sommes pas loin de la conclusion:
En gens congédiés je crois me bien connoître,
Ils ont d'avance un air que je trouve à ton maître;
Dans l'esprit de Florise il est expédié:
Grace aux conseils d'Ariste, au pouvoir de Chloé,
Valere l'abandonne: ainsi, selon mon compte,
Cléon n'a plus pour lui que l'erreur de Géronte,
Qui par nous tous dans peu saura la vérité;
Veux-tu lui rester seul, & que ta probité....

FRONTIN.

Mais le quitter!... Jamais je n'oserai lui dire.

LISETTE.

Bon! Eh bien, écris-lui.... Tu ne sais pas écrire
Peut-être?

FRONTIN.

Si, parbleu.

LISETTE.

Tu te vantes.

FRONTIN.

Moi? non.
Tu vas voir.

(*Il écrit.*)

LISETTE.

Je croyois que tu signois ton nom
Simplement: mais tant mieux; mande-lui sans mystere
Qu'un autre arrangement, que tu crois nécessaire,
Des raisons de famille enfin t'ont obligé
De lui signifier que tu prends ton congé.

FRONTIN.

Ma foi sans compliment je demande mes gages;
Tiens tu lui porteras....

LISETTE.

Dès que tu te dégages
De ta condition, tu peux compter sur moi;
Et j'attendois cela pour finir avec toi:
Valere, c'en est fait, te prend à son service,
Tu peux dès ce moment entrer en exercice;
Et pour que ton état soit duement éclairci,
Sans retour, sans appel, dans un moment d'ici
Je te ferai porter, au château de Valere,
Un billet qu'il m'a dit d'envoyer à sa mere:
Cela te sauvera toute explication,
Et le premier moment de l'humeur de Cléon....
Mais je crois qu'on revient.

FRONTIN.

Il pourroit nous surprendre;
J'en meurs de peur: adieu.

LISETTE.

Ne crains rien: va m'attendre,
Je vais t'expédier.

SCENE II.

LISETTE, *seule*.

J'AI de son écriture;
Je voudrois bien savoir quelle est cette aventure,
Et pour quelles raisons Ariste m'a prescrit
Un si profond secret quand j'aurois cet écrit:
Il se peut que ce soit pour quelque gentillesse
De Cléon: en tout cas, je ne rends cette piece

Que sous condition, & s'il m'assure bien
Qu'à mon pauvre Frontin il n'arrivera rien :
Car enfin bien des gens, à ce que j'entends dire,
Ont été quelquefois pendus pour trop écrire.
Mais le voici....

SCENE III.

FLORISE, ARISTE, LISETTE.

LISETTE, *à part à Ariste.*

Monsieur, pourrois-je vous parler ?

ARISTE.

Je te suis dans l'instant.

SCENE IV.

FLORISE, ARISTE.

ARISTE.

C'est trop vous désoler ;
En vérité, Madame, il ne vaut point la peine
Du moindre sentiment de colere ou de haine :
Libre de vos chagrins, partagez seulement
Le plaisir que Chloé ressent en ce moment
D'avoir pu recouvrer l'amitié de sa mere,
Et de vous voir sensible à l'espoir de Valere.
Vous ne m'étonnez point, au reste, & vous deviez
Attendre de Cléon tout ce que vous voyez.

FLORISE.

Qu'on ne m'en parle plus ; c'est un fourbe exécrable,
Indigne du nom d'homme, un monstre abominable.
Trop tard, pour mon malheur, je déteste aujourd'hui
Le moment où j'ai pu me lier avec lui.
Je suis outrée.

ARISTE.

Il faut, sans tarder, sans mystere,
Qu'il soit chassé d'ici.

FLORISE.

Je ne sais comment faire,
Je le crains, c'est pour moi le plus grand embarras.

ARISTE.

Méprisez-le à jamais, vous ne le craindrez pas.
Voulez-vous avec lui vous abaisser à feindre ?
Vous l'honoreriez trop en paroissant le craindre :
Osez l'apprécier ; tous ces gens redoutés,
Fameux par les propos & par les faussetés,
Vus de près ne sont rien ; & toute cette espece
N'a de force sur nous que par notre foiblesse ;
Des femmes sans esprit, sans graces, sans pudeur,
Des hommes décriés, sans talent, sans honneur,
Verront donc à jamais leurs noirceurs impunies,
Nous tiendront dans la crainte à force d'infamies,
Et se feront un nom d'une méchanceté,
Sans qui l'on n'eût pas su qu'ils auroient existé ?
Non, il faut s'épargner tout égard, toute feinte,
Les braver sans foiblesse, & les nommer sans crainte :
Tôt ou tard la vertu, les graces, les talens
Sont vainqueurs des jaloux, & vengés des méchans.

FLORISE.

Mais songez qu'il peut nuire à toute ma famille,
Qu'il va tenir sur moi, sur Géronte & ma fille,
Les plus affreux discours....

ARISTE.

Qu'il parle mal ou bien,
Il est déshonoré, ses discours ne sont rien.
Il vient de couronner l'histoire de sa vie,
Je vais mettre le comble à son ignominie,
En décrivant par-tout les détails odieux
De la division qu'il semoit en ces lieux;
Autant qu'il faut de soins, d'égards & de prudence
Pour ne point accuser l'honneur & l'innocence,
Autant il faut d'ardeur, d'inflexibilité,
Pour déférer un traître à la société;
Et l'intérêt commun veut qu'on se réunisse
Pour flétrir un méchant, pour en faire justice.
J'instruirai l'univers de sa mauvaise foi;
Sans me cacher, je veux qu'il sache que c'est moi.
Un rapport clandestin n'est pas d'un honnête-homme;
Quand j'accuse quelqu'un, je le dois, & me nomme.

FLORISE.

Non, si vous m'en croyez, laissez-moi tout le soin
De l'éloigner de nous sans éclat, sans témoin.
Quelque peine que j'aie à soutenir sa vue,
Je veux l'entretenir; &, dans cette entrevue,
Je veux lui faire entendre intelligiblement
Qu'il est de trop ici: tout autre arrangement
Ne réussiroit pas sur l'esprit de mon frere;
Cléon, plus que jamais, a le don de lui plaire:
Ils ne se quittent plus, & Géronte prétend
Qu'il doit à sa prudence un service important.
Enfin, vous le voyez, vous avez eu beau dire
Qu'on soupçonnoit Cléon d'une affreuse satyre,
Géronte ne croit rien: nul doute, nul soupçon
N'a pu faire sur lui la moindre impression....
Mais ils viennent, je crois: sortons; je vais attendre
Que Cléon soit tout seul.

SCENE V.

GÉRONTE, CLÉON.

GÉRONTE.

Je ne veux rien entendre,
Votre premier conseil est le seul qui soit bon;
Je n'oublierai jamais cette obligation.
Cessez de me parler pour ce petit Valere;
Il ne sait ce qu'il veut, mais il sait me déplaire;
Il refusoit tantôt, il consent maintenant;
Moi je n'ai qu'un avis, c'est un impertinent.
Ma sœur sur son chapitre est, dit-on, revenue,
Autre esprit inégal, sans aucune tenue:
Mais ils ont beau s'unir, je ne suis pas un sot,
Un fou n'est pas mon fait, voilà mon dernier mot.
Qu'ils en enragent tous, je n'en suis pas plus triste.
Que dites-vous aussi de ce bon-homme Ariste?
Ma foi, mon vieux ami n'a plus le sens commun;
Plein de préventions, discoureur importun,
Il veut que vous soyez l'auteur d'une satyre,
Où je suis pour ma part: il vous fait même écrire
Ma lettre de tantôt; vainement je lui dis

Qu'elle étoit clairement d'un de vos ennemis,
Puisqu'on vouloit donner des soupçons sur vous-même ;
Rien n'y fait ; il soutient son absurde systême :
Soit dit confidemment, je crois qu'il est jaloux
De tous les sentimens qui m'attachent à vous.

CLÉON.

Qu'il choisisse donc mieux les crimes qu'il me donne ;
Car, moi je suis si loin d'écrire sur personne ;
Que, sans autre sujet, j'ai renvoyé Frontin,
Sur le simple soupçon qu'il étoit écrivain :
Il m'étoit revenu que dans des brouilleries
On l'avoit employé pour des tracasseries ;
On peut nous imputer les fautes de nos gens,
Et je m'en suis défait de peur des accidens.
Je ne répondrois pas qu'il n'eût part au mystere
De l'écrit contre vous ; & peut-être Valère,
Qui refusoit d'abord, & qui connoît Frontin,
Depuis qu'il me connoît, s'est servi de sa main
Pour écrire à sa mere une lettre anonyme.
Au reste.... il ne faut point que cela vous anime
Contre lui : ce soupçon peut n'être pas fondé.

GÉRONTE.

Oh! vous êtes trop bon. Je suis persuadé,
Par le ton qu'employoit ce petit agréable,
Qu'il est faux, méchant, noir, & qu'il est bien capable
Du mauvais procédé dont on veut vous noircir.
Qu'on vous accuse encore! Oh! laissez-les venir :
Puisque de leur présence on ne peut se défaire,
Je vais leur déclarer, d'une façon très-claire,
Que je romps tout accord ; car, sans comparaison,
J'aime mieux vingt procès qu'un fat dans ma maison.

SCENE VI.

CLÉON, *seul.*

Que je tiens bien mon sot! Mais, par quelle inconstance
Florise semble-t-elle éviter ma présence ?
L'imprudente Lisette auroit-elle avoué ?...
Elle consent, dit-on, à marier Chloé ;
On ne sait ce qu'on tient avec ces femmelettes :
Moi, je l'ai subjuguée.... Un mot, quelques fleurettes
Me la rameneront.... Ou, si je suis trahi,
J'en suis tout consolé, je me suis réjoui.

SCENE VII.

FLORISE, CLÉON.

CLÉON.

Vous venez à propos, j'allois chez vous, Madame....
Mais quelle rêverie occupe donc votre ame ?
Qu'avez-vous ? vos beaux yeux me semblent moins sereins ;
Faite pour les plaisirs, auriez-vous des chagrins ?

FLORISE.

J'en ai de trop réels.

CLÉON.

Dites-les moi, de grace,
Je les partagerai, si je ne les efface.
Vous connoissez....

FLORISE.

J'ai fait bien des réflexions,
Et je ne trouve pas que nous nous convenions.

CLÉON.

Comment, belle Florise ? & quel affreux caprice
Vous force à me traiter avec tant d'injustice ?
Quelle étoit mon erreur ! quand je vous adorois,
Je me croyois aimé....

FLORISE.

Je me l'imaginois ;
Mais je vois à présent que je me suis trompée :
Par d'autres sentimens mon ame est occupée,
Des folles passions j'ai reconnu l'erreur,
Et ma raison enfin a détrompé mon cœur.

CLÉON.

Mais est-ce bien à moi que ce discours s'adresse,
A moi, dont vous savez l'estime & la tendresse,
Qui voulois à jamais tout vous sacrifier,
Qui ne voyois que vous dans l'univers entier ?
Ne me confirmez pas l'arrêt que je redoute,
Tranquillisez mon cœur : vous l'éprouvez sans doute ?

FLORISE.

Une autre vous auroit fait perdre votre temps ;
Ou vous amuseroit par l'air des sentimens :
Moi, qui ne suis point fausse....

CLÉON, *à genoux & de l'air le plus affligé.*

Et vous pouvez, cruelle,
M'annoncer froidement cette affreuse nouvelle ?

FLORISE.

Il faut ne nous plus voir.

CLÉON, *se relevant, & éclatant de rire.*

Ma foi, si vous voulez
Que je vous parle aussi très-vrai, vous me comblez.
Vous m'avez épargné, par cet aveu sincere,
Le même compliment que je voulois vous faire.
Vous cessez de m'aimer, vous me croyez quitté ;
Mais j'ai depuis long-temps gagné de primauté.

FLORISE.

C'est trop souffrir ici la honte où je m'abaisse ;
Je rougis des égards qu'employoit ma foiblesse.
Eh bien, allez, Monsieur, que vos talens sur nous,
Épuisent tous les traits qui sont dignes de vous ;
Ils partent de trop bas pour pouvoir nous atteindre :
Vous êtes démasqué, vous n'êtes plus à craindre....
Je ne demande pas d'autre éclaircissement,
Vous n'en méritez point. Partez dès ce moment ;
Ne me voyez jamais.

CLÉON.

La dignité s'en mêle !
Vous mettez de l'humeur à cette bagatelle !
Sans nous en aimer moins, nous nous quittons tous deux,
Épargnons à Géronte un éclat scandaleux,
Ne donnons point ici de scene extravagante,
Attendons quelques jours, & vous serez contente.
D'ailleurs, il m'aime assez, & je crois mal-aisé...

FLORISE.

Oh ! je veux sur le champ qu'il soit désabusé.

SCENE VIII.

GÉRONTE, ARISTE, VALERE, CHLOÉ, FLORISE, CLÉON.

GÉRONTE.

EH bien, qu'est-ce, ma sœur ? Pourquoi tout ce tapage ?

FLORISE.

Je ne puis point ici demeurer davantage,

Si Monsieur, qu'il falloit n'y recevoir jamais....

CLÉON.

L'éloge n'est pas fade.

GÉRONTE.

Oh! qu'on me laisse en paix,
Ou, si vous me pressez, tel ici qui m'écoute...

ARISTE.

Valere ne craint rien : pour moi, je ne redoute
Nulle explication : voyons, éclaircissez....

GÉRONTE.

Je m'entends, il suffit.

ARISTE.

Non, ce n'est point assez;
Ainsi que l'amitié, la vérité m'engage....

GÉRONTE.

Et moi, je n'en veux point entendre davantage;
Dans ces miseres-là je n'ai plus rien à voir,
Et je sais là-dessus tout ce qu'on peut savoir.

ARISTE.

Sachez donc, avec moi, confondre l'imposture;
De la lettre sur vous connoissez l'écriture....
C'est Frontin, le valet de Monsieur que voilà....

GÉRONTE.

Vraiment oui, c'est Frontin, je savois tout cela,
Belle nouvelle!

ARISTE.

Eh quoi! votre raison balance?
Et vous ne voyez pas avec trop d'évidence,...

GÉRONTE.

Un valet, un coquin!....

VALERE.

Connoissez mieux les gens;
Vous accusez Frontin, & moi je le défends.

GÉRONTE.

Parbleu, je le crois bien, c'est votre Secrétaire.

VALERE.

Que dites-vous, Monsieur? & quel nouveau mystere?..
Pour vous en éclaircir, interrogeons Frontin.

CLÉON.

Il est parti, je l'ai renvoyé ce matin.

VALERE.

Vous l'avez renvoyé? moi je l'ai pris; qu'il vienne.
(*à un Laquais.*)
Qu'on appelle Lisette, & qu'elle nous l'amene.

GÉRONTE.

(*à Valere.*) (*à Cléon.*)
Frontin vous appartient : autre preuve pour nous;
Il étoit à Monsieur, même en servant chez vous,
Et je ne doute pas qu'il ne le justifie.

CLÉON.

Valere, quelle est donc cette plaisanterie?

VALERE.

Je ne plaisante plus, & ne vous connois point,
Dans tous les lieux, au reste, observez bien ce point;
Respectez ce qu'ici je respecte & que j'aime,
Songez que l'offenser c'est m'offenser moi-même.

GÉRONTE.

Mais vraiment, il est brave! on me mandoit que non.

SCENE IX.

LISETTE, GÉRONTE, ARISTE, CLÉON, VALERE, FLORISE, CHLOÉ.

ARISTE, *à Lisette.*

QU'AS-TU fait de Frontin? Et par quelle raison....

LISETTE.

Il est parti.

ARISTE.

Non, non, ce n'est plus un mystere.

LISETTE.

Il est allé porter la lettre de Valere.
Vous ne m'aviez pas dit....

ARISTE.

Quel contre-temps fâcheux!

CLÉON.

Comment! malgré mon ordre, il étoit en ces lieux!
Je veux de ce fripon....

LISETTE.

Un peu de patience
Et moins de complimens; Frontin vous en dispense:
Il peut bien par hasard avoir l'air d'un fripon,
Mais dans le fond il est fort honnête garçon:

(*Montrant Valere.*)

Il vous quitte, d'ailleurs, & Monsieur en ordonne;
Mais, comme il ne prétend rien avoir à personne,
J'aurois bien à vous rendre un paquet qu'à Paris,
A votre Procureur vous auriez cru remis;
Mais....

FLORISE, *se saisissant du paquet.*

Donne cet écrit; j'en sais tout le mystere.

CLÉON, *très-vivement.*

Mais, Madame, c'est vous ... Songez....

FLORISE.

Lisez, mon frere;
Vous connoissez la main de Monsieur; apprenez
Les dons que son bon cœur vous avoit destinés,
Et jugez, par ce trait, des indignes manœuvres....

GÉRONTE, *en fureur, après avoir lu.*

M'interdire! corbleu! voilà donc de vos œuvres!
Ah! Monsieur l'honnête-homme, enfin je vous connois.
Remarquez ma maison pour n'y rentrer jamais.

CLÉON.

C'est à l'attachement de Madame Florise
Que vous devez l'honneur de toute l'entreprise....
Au reste, serviteur. Si l'on parle de moi,
Avec ce que j'ai vu je suis en fonds, je croi,
Pour prendre ma revanche.

(*Il sort.*)

SCENE DERNIERE.

GÉRONTE, ARISTE, VALERE, FLORISE, CHLOÉ, LISETTE.

GÉRONTE, *à Cléon qui sort.*

OH! l'on ne vous craint guere....
Je ne suis pas plaisant, moi, de mon caractere;

Mais, morbleu, s'il ne part....

ARISTE.

Ne pensez plus à lui.
Malgré l'air satisfait qu'il affecte aujourd'hui,
Du moindre sentiment si son ame est capable,
Il est assez puni quand l'opprobre l'accable.

GÉRONTE.

Sa noirceur me confond.... Daignez oublier tous
L'injuste éloignement qu'il m'inspiroit pour vous.
Ma sœur, faisons la paix.... Ma niece auroit Valere,
Si j'étois bien certain....

ARISTE.

S'il a pu vous déplaire,
Je vous l'ai déjà dit, un conseil ennemi....

GÉRONTE.

(*à Valere.*) (*à Ariste.*)
Allons, je te pardonne.... Et nous, mon cher ami,
Qu'il ne soit plus parlé de torts, ni de querelles,
Ni de gens à la mode, & d'amitiés nouvelles.
Malgré tout le succès de l'esprit des méchants,
Je sens qu'on en revient toujours aux bonnes gens.

FIN.

